

Libretto

W. WILKIE COLLINS

CACHE-CACHE

roman

Traduit de l'anglais par
ALICE NEVILLE

Libretto

*Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
le traducteur ou ses ayants droit n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.*

Titre original :
Hide and Seek

© Éditions Phébus, Paris, 2000, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-238-6

« Il a introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères : ceux qui se cachent derrière nos propres portes. » Cet éloge du grand Henry James s'adresse à William Wilkie Collins, considéré comme le précurseur du roman policier anglais et, plus largement, comme l'inventeur du thriller.

William Wilkie Collins est né à Londres en 1824. Soumis dès son enfance aux délires d'un père tyrannique (le peintre paysagiste William Collins), il se réfugie très tôt dans l'écriture, ce qui a le don d'irriter son géniteur, lequel met tout en œuvre pour tuer dans l'œuf cette « vocation absurde » : on envoie le rebelle se former à la dure comme apprenti dans une fabrique de thé, puis on l'oblige à faire son droit. Même après sa mort, la figure du père continuera à tourmenter l'écrivain en exigeant par testament, et comme clause nécessaire pour hériter, qu'il lui consacre une « biographie officielle ». Ce devoir accompli en 1848, William Wilkie Collins intègre en 1852 la revue *Household Words* dont s'occupe Charles Dickens avec lequel il partage la même passion pour le théâtre. Ces premières tentatives littéraires ne connaissent qu'un succès d'estime. Une nuit d'été 1855 pourtant, alors que Wilkie Collins, son frère Charles et le peintre Millais passent devant la grille d'une grande maison de Londres, une jeune femme en blanc, très belle, les supplie de lui venir en aide avant de disparaître. Fasciné, Collins mène l'enquête pour découvrir que cette femme, Caroline Graves, est séquestrée avec son bébé par un mari à demi fou. Il la délivre et sera son amant jusqu'à sa mort.

Ce qui aurait pu rester un fait divers romanesque inspire à Wilkie Collins l'intrigue de son premier chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*, publié en feuilleton dans *All the Year Round* de novembre 1859 à octobre 1860. Le public ne s'y trompe pas : le succès est énorme et la foule s'arrache chaque livraison. Les romans qui suivront confirmeront le talent de conteur de William Wilkie Collins qui touche à la consécration avec *Pierre de lune* publié en 1868 et dont il se dit qu'il inspira fortement Charles Dickens pour son roman inachevé *The Mystery of Edwin Drood*. En proie à d'intenses souffrances nerveuses, de plus en plus dépendant de l'opium, Wilkie Collins se retire pourtant peu à peu de la scène publique et termine sa vie en reclus. Il meurt en 1889.

*À Charles Dickens,
cette histoire est dédiée
en témoignage d'admiration
et d'affection de son ami*

L'AUTEUR

INTRODUCTION À L'ÉDITION RÉVISÉE

Ce roman est le troisième, par ordre de succession, des œuvres de fiction que j'ai écrites. On lira ici l'histoire de l'accueil qui fut le sien lors de sa première publication.

Hélas pour moi, l'édition originale de *Cache-cache* parut au cours de l'année 1854, à l'instant précis où éclatait la guerre de Crimée. L'Angleterre tout entière s'étant prise de passion pour cet événement d'une ampleur nationale, les nouveautés en matière de livres – dont quelques ouvrages d'une prétention ô combien supérieure à la mienne – se heurtèrent en général à l'indifférence des lecteurs. Ma petite incursion dans le monde littéraire eut donc à pâtir de l'influence contraire de l'époque. La demande en librairie suffit tout juste à absorber le premier tirage, et ici s'interrompirent les ventes de ce roman sous sa forme originelle.

Depuis cette date, ce livre est, pour employer un terme technique, «épuisé». On m'a plusieurs fois proposé, à divers moments, de le rééditer, mais je m'en suis abstenu pour deux raisons.

En premier lieu, je préférais attendre que *Cache-cache* eût la possibilité de reparaître sur un pied de parfaite égalité avec mes autres œuvres. En second lieu, j'étais résolu à le garder en réserve jusqu'à ce qu'il pût bénéficier d'une relecture attentive, à la lumière de l'expérience ultérieure de son auteur. Désormais, le moment d'atteindre ces deux

objectifs est venu. *Cache-cache*, dans la présente édition, constitue l'une des œuvres qui s'intègrent dans ma suite romanesque, laquelle a commencé avec *Antonina*, *Le Secret du mort* et *La Dame en blanc*, et se poursuivra avec *Basile* et *La Reine de cœur*. Mon projet de révision a, par la même occasion, été mené avec rigueur et fermeté. J'ai abrégé, et dans de nombreux cas supprimé, maints passages de la première édition, passages qui exigeaient plus de la patience du lecteur que je ne l'estimerais prudent ou souhaitable aujourd'hui, si j'écrivais un nouveau livre. Enfin, élément essentiel, j'ai modifié le dénouement de l'intrigue, en vue de la rendre, je l'espère, plus agréable et mieux achevée que sous sa forme initiale.

Avec les atouts que peut lui apporter ma diligente révision, *Cache-cache* appelle dorénavant une nouvelle lecture, après un intervalle de sept ans. Je ne crois pas opportun, surtout en ces temps d'universelle autosatisfaction, d'exposer les motifs pour lesquels je pense que mon livre mérite plus d'attention qu'il n'en obtint, au gré des circonstances, lors de sa première parution. Je ne consentirai pas davantage à m'abriter derrière les jugements bienveillants que nombre de mes confrères écrivains – à commencer par le grand romancier auquel est dédié *Cache-cache* – ont exprimés au sujet de ces pages, telles qu'ils les lurent dans leur premier état. Je laisse au lecteur le soin de comparer ce texte, notamment quant à la conception et à la description des personnages, avec les deux romans qui l'ont précédé (*Antonina* et *Basile*). À lui de décider si ma troisième tentative dans le domaine de la fiction, avec tous ses défauts, marquait ou non un progrès, du point de vue artistique, par rapport à mes efforts antérieurs. Voilà l'unique faveur que je demande pour une œuvre que j'écrivis jadis avec un soin méticuleux, que j'ai depuis lors corrigée sans ménager ma peine et dont je me défais maintenant afin qu'elle

entreprenne son second voyage dans l'univers des lettres,
de la façon la plus bénéfique et la plus fructueuse qu'il se
pourra.

Harley Street, Londres,
septembre 1861

PROLOGUE

UN DIMANCHE DANS LA VIE D'UN ENFANT

À une heure moins le quart, par un pluvieux dimanche après-midi de novembre 1837, Samuel Snoxell, garçon de courses chez Mr Zachary Thorpe, de Baregrove Square, Londres, franchit le portail avec trois parapluies sous le bras, afin de rejoindre ses maîtres devant le porche de l'église à la fin de l'office matinal. En vertu des recommandations expresses de la femme de chambre, Snoxell était censé distribuer ses trois parapluies de la manière suivante : le tout nouveau parapluie de soie à Mr et Mrs Thorpe ; le vieux parapluie de soie à Mr Goodworth, père de Mrs Thorpe ; quant au volumineux parapluie de grosse toile, Snoxell devait le conserver par-devers lui pour assurer la protection particulière du « jeune Mr Zack », âgé de six ans, fils unique de Mr Thorpe. Nanti de ces instructions, le domestique se mit en marche vers l'église.

La matinée avait été clémente pour un mois de novembre mais les nuages s'étaient amoncelés avant midi. La pluie avait commencé à tomber et un brouillard de saison, opiniâtre et glauque, s'était abattu sur les artères détrempées. Le jardin situé au centre de Baregrove Square – avec son gazon coupé ras, ses parterres dégarnis, ses sièges rustiques flambant neufs, ses arbrisseaux poussifs qui n'avaient pas encore atteint la hauteur des grilles – pourrissait dans une brume jaunâtre, sous une pluie incessante, inlassable ; les chats eux-mêmes avaient

fui les lieux. Aux fenêtres, la totalité des stores demeuraient baissés aux trois quarts ; le peu de lumière qui provenait du ciel semblait filtré par une vitre poussiéreuse ; le brun funèbre des façades de brique paraissait plus mortuaire que jamais ; la fumée des cheminées se perdait mystérieusement dans l'omniprésence d'un brouillard qui allait s'épaississant ; les caniveaux embourbés gargouillaient ; les pesantes gouttes de pluie cinglaient les espaces vides avec un claquement sonore. Nul objet, grand ou petit, aucun amas de détritrus ne venaient rompre la morne uniformité de lignes et de matériaux qui caractérisait la perspective du square. Nulle créature vivante ne se déplaçait sur les trottoirs inondés, hormis la silhouette solitaire de Snoxell. D'un pas résigné, il emprunta une allée circulaire pendant que l'atroce solitude du dimanche se répandait autour de lui en une sinistre humidité. Il longea plusieurs boutiques fermées dans une rue où, enfin, quelques traces de présence humaine attirèrent son attention. Il voyait maintenant le balayeur du quartier (lequel marquait une pause jusqu'à la sortie de la messe) fumer sa pipe à l'abri d'un passage couvert qui débouchait sur une venelle. Par des volets entrebâillés, il distingua, dans une pharmacie, un apprenti qui somnolait sur un imposant registre. Il croisa un ouvrier des chantiers navals, un valet d'écurie, ainsi que deux marchands des quatre-saisons errant comme des âmes en peine devant un estaminet aux portes closes. Il entendit de lourdes bottes marteler le sol derrière lui, accompagnées d'une voix de stentor : « Allez, file ! Dépêche-toi de déguerpir, sinon on va te boucler ! » En jetant un coup d'œil alentour, il avisa une petite vendeuse d'oranges, coupable d'entrave à la circulation sous prétexte qu'elle s'était assise sur le bord d'un trottoir désert. Un agent de police la poussait devant lui sans ménagement tandis qu'un jeune garçon en haillons le suivait, éperdu d'admiration, en grignotant une pelure d'orange. Avec une curiosité empreinte de mélancolie, Snoxell contempla cette

procession dominicale à la seconde où elle le dépassait, puis il s'apprêtait à bifurquer dans la ruelle qui menait à l'église lorsqu'une succession de hurlements suraigus, produits par une voix enfantine, l'arrêta net.

Ébahi, le garçon de courses, un instant cloué sur place, sortit le parapluie neuf de dessous son bras et se précipita dans la ruelle. Ses soupçons ne l'avaient pas trompé. Bravant la pluie, Mr Thorpe en personne se dirigeait d'un pas ferme vers sa demeure, sans avoir attendu la fin de l'office. Il avait empoigné la main du jeune Mr Zack, qui, malgré qu'il en eût, trottnait près de lui, son chapeau bousculé par les vains efforts qu'il déployait pour s'écarter le plus possible de son père, tout en émettant une série ininterrompue de glapissements avec toute l'intensité que lui autorisaient deux petits poumons d'une rare puissance.

Mr Thorpe fit une halte à la hauteur de Snoxell, le temps de lui arracher le parapluie avec une brusquerie inhabituelle et de lui lancer :

– Allez donc voir votre maîtresse, continuez jusqu'à l'église !

Sur quoi il poursuivit son chemin en traînant son fils dans son sillage, plus pressé que jamais.

– Snoxy ! Snoxy ! criait le jeune Mr Zack, tourné vers le garçon de courses, ce qui lui valait d'aller buter tous les trois pas contre les jambes de son père. J'ai été très vilain à l'église !

– Oh oui, ça m'en a tout l'air, murmura Snoxell, sarcastique.

Ayant exprimé son opinion, le garçon de courses s'approcha du porche de l'église, où il guetta d'une mine morose, parmi ses confrères domestiques surchargés de parapluies, la sortie de l'assistance.

Quand Mr Goodworth et Mrs Thorpe arrivèrent sur le parvis, le vieux gentleman, indifférent aux apparences, d'un geste avide s'empara du peu reluisant parapluie de grosse toile, car c'était le plus large, et, triomphant, s'éloigna en

compagnie de sa fille. Mrs Thorpe observa un silence entrecoupé d'un ou deux soupirs dolents, tandis que l'attention de Mr Goodworth se dispersait entre sa fille et les passants.

– Vous vous inquiétez à propos de Zack, remarqua-t-il en la regardant soudain. Bien à tort, puisque je m'en occupe. Cette fois, je m'engage à obtenir son acquittement.

– Une telle conduite est tout à fait navrante, répondit Mrs Thorpe, après l'éducation sans faille que nous lui avons donnée.

– Balivernes, ma chérie ! Enfin, non, pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire... Mais comment s'étonner qu'un enfant de six ans puisse trouver quelque peu longue une prédication qui, montre en main, n'a pas duré moins de quarante minutes ? Pour ma part, je l'avoue, je commençais à me lasser, même si je n'ai pas eu la candeur de le manifester avec autant de spontanéité que cet enfant. Allons, allons, inutile d'entamer une querelle. J'implorerai la grâce de Zack, et nous n'en parlerons plus.

L'annonce des intentions bienveillantes de Mr Goodworth envers Zack n'eut qu'un effet limité sur Mrs Thorpe, qui s'abstint néanmoins d'évoquer ce sujet, ou tout autre sujet, d'ailleurs, pendant le lugubre trajet de retour jusqu'à Baregrove Square, au milieu de la pluie, du brouillard et de la boue.

Les pièces d'une maison, à l'instar des êtres humains, possèdent de mystérieuses caractéristiques dans leur physionomie. Ainsi existe-t-il nombre de pièces de dimensions peu ou prou comparables, meublées peu ou prou de la même façon, qui n'en diffèrent pas moins de par leur expression, si l'on ose hasarder pareil terme, en ce sens qu'elles reflètent les particularités de leurs habitants par le biais de subtiles variétés d'agencement, souvent aussi difficiles à déceler que peuvent l'être les singularités qui permettent de distinguer tels yeux, tels nez ou telles bouches. Le petit salon de Mr Thorpe, quant à lui, était propre, ordonné, confortable, meublé avec

efficacité – et de taille moyenne. Ne manquaient ni le buffet ni la table, pas plus que le miroir, le garde-cendre à volutes, le manteau de cheminée en marbre coiffé de sa pendule, le tapis recouvert de son droguet, les jalousies de métal destinées à préserver l'intimité, tous accessoires typiques d'un salon respectable de la bourgeoisie londonienne. Cette pièce dégageait toutefois une tenace impression de sévérité, comme si elle n'avait jamais connu la gaieté ni les éclats de rire, jamais rien abrité d'autre qu'un austère confort et une terne sérénité. Elle semblait aussi étrangère à toute manifestation de pitié, à toute effusion généreuse, à tout acte de pardon irréfléchi envers les délinquants de tous âges qu'une cellule à Newgate ou une chambre de torture sous l'Inquisition. Sans doute Mr Goodworth en éprouva-t-il une sorte d'accablement dès qu'il y pénétra, accablement d'ailleurs aggravé par la pénombre du mois de novembre, car, malgré sa promesse d'intercéder en faveur de Zack, et bien que Mr Thorpe se trouvât accessible aux supplices, seul à la table, un livre dans les mains, le vieux gentleman, après avoir pesé le pour et le contre pendant une minute ou deux, choisit de se taire, ce qui fournit à sa fille l'occasion de prendre la parole la première.

– Où est Zack? demanda Mrs Thorpe en jetant des coups d'œil inquiets à la ronde.

– Je l'ai enfermé dans mon cabinet de toilette, répondit son époux sans lever les yeux de son livre.

– Dans votre cabinet de toilette! répéta Mrs Thorpe en sursautant comme si elle eût reçu un soufflet. Dans votre cabinet de toilette! Mon Dieu, pauvre Zachary! Et si cet enfant allait mettre la main sur vos rasoirs?

– Ils sont sous clé, eux aussi, rétorqua-t-il avec des inflexions qui alliaient le plus doux des reproches au contentement le plus amer. J'ai veillé à ce qu'il ne puisse s'emparer d'aucun objet susceptible de le blesser. Je l'ai enfermé, et il restera enfermé pour la bonne raison que...

– Saperlipopette, Thorpe ! Et si, pour une fois, vous le laissez tranquille ? s'écria Mr Goodworth, plongeant hardiment au milieu de la conversation pour tenter d'introduire son recours en grâce.

– M'eussiez-vous accordé le loisir de terminer ma phrase, monsieur, reprit Mr Thorpe – il ne donnait que du monsieur à son beau-père –, je me fusse limité à vous signaler que, après avoir exposé à mon fils l'opprobre que son comportement de ce matin nous infligeait, à nous, ses parents, aussi bien qu'à lui-même, en des termes, vous voudrez bien le noter, que j'ai jugés à la hauteur de son entendement, je lui ai assigné la tâche d'apprendre trois versets extraits des *Récits de la Bible à l'usage des enfants*, sélectionnés, si je puis me fier à ma compétence en ce domaine, de telle façon qu'ils impriment durablement dans son esprit la manière dont il devra dorénavant se conduire à l'église. Cet enfant a néanmoins, et de la façon la plus catégorique, refusé d'obtempérer. Il était hors de question, cela va de soi, que je permisse à mon propre fils, et Dieu sait quels tourments et quelles angoisses ses mauvaises dispositions n'ont jamais cessé de m'inspirer, de défier mon autorité. Aussi ai-je dû l'enfermer, et enfermé il restera tant qu'il ne m'aura pas obéi.

Il se tourna vers son épouse et lui tendit une clé :

– Je ne vois aucune objection, ma chère, à ce que vous alliez lui rendre visite, si vous le souhaitez, pour vous efforcer de dompter l'entêtement de ce malheureux.

Mrs Thorpe se saisit de la clé et monta sans attendre. Elle fit ce que firent avant elle toutes les mères depuis la nuit des temps, ce que fit Ève lorsque Caïn se montrait récalcitrant et réclamait le sein à grands cris : elle s'en fut reconforter son enfant.

La porte refermée, Mr Thorpe s'absorba dans le volume ouvert sur ses genoux et chercha du regard le passage où il l'avait abandonné. Quand il l'eut retrouvé, il se reporta un

instant aux dernières lignes de la page précédente puis continua sa lecture sans attacher la plus légère importance à la présence de Mr Goodworth.

– Thorpe ! rugit le vieux gentleman, ce qui eut pour conséquence de faire sursauter son gendre. Vous direz ce que vous voudrez, mais vos principes quant à l'éducation de Zack sont un chef-d'œuvre d'ineptie.

Avec sur son visage l'expression la plus paisible que l'on pût concevoir, l'intéressé leva les yeux, plaça un coupe-papier entre deux pages de son livre et posa le tout sur la table. Ensuite, croisant les jambes, il cala ses coudes sur les accotoirs de son fauteuil et joignit les mains. Sur le mur opposé, diverses lithographies représentaient d'éminents prédicateurs dont quelques-uns appartenaient aux plus hautes sphères de l'Église d'Angleterre : pour la plupart, des hommes à la constitution robuste et au poil dru qui affrontaient le visiteur d'un air dubitatif, les mains chargées de volumineux grimoires. Mr Thorpe fixa son regard sur l'un d'entre eux (le révérend Aaron Yollop, à en croire le nom inscrit en bordure du cadre) et arbora une esquisse de sourire – nul n'aurait pu se flatter de l'avoir jamais vu rire –, mimique agrémentée d'une attitude qui signifiait aussi clairement que s'il l'eût formulé à haute voix : « Ce vieillard est sur le point d'émettre un avis nul et non avénu. Or, puisqu'il est le père de mon épouse, il est de mon devoir de le supporter. Donc je m'y résigne à l'avance. »

– Thorpe, inutile de prendre ces mines de martyr, grommela Mr Goodworth. Je suis trop vieux pour que l'on me mène au doigt et à l'œil. J'ai le droit d'avoir mes opinions, comme tout un chacun, ce me semble, et je ne vois aucune raison de ne pas les exprimer, surtout lorsqu'il s'agit du fils de ma propre fille. Sans doute est-ce trop demander, mais j'estime que j'ai voix au chapitre, de temps à autre, en ce qui concerne l'éducation de Zack.

Mr Thorpe s'inclina en un geste d'une respectueuse dévotion, moitié devant son beau-père, moitié devant le révérend Aaron Yollop :

– Ce sera toujours pour moi un bonheur, monsieur, que de vous entendre exprimer quelque opinion que ce soit.

– Eh bien, mon opinion, la voici! éclata Mr Goodworth. Vous n'avez pas à emmener Zack à l'église : attendez qu'il ait quelques années de plus. Je ne nie pas qu'il existe de-ci de-là des enfants de six ans assez patients et assez... comment appelle-t-on les enfants qui en savent beaucoup trop pour leur âge?... précoces, c'est le mot que je cherchais, assez patients et assez précoces pour rester assis des heures durant, sages comme des images, tout en feignant de ne pas perdre une miette de l'office dominical. Je ne nie pas que de tels spécimens puissent exister, vous dis-je, bien que pour ma part je n'en aie jamais rencontré, et, au demeurant, je les tiendrais pour d'impudents petits hypocrites s'il m'arrivait d'en croiser. Mais Zack n'appartient pas à cette espèce! Zack est un enfant, un vrai! Zack...

– Dois-je comprendre, cher monsieur, lâcha Mr Thorpe sur un ton de douloureuse raillerie, que vous approuvez le comportement de mon fils, qui a jeté le trouble dans l'assemblée et m'a obligé à l'expulser de l'église?

– En aucune façon. Je n'approuve pas la conduite de Zack, mais en l'occurrence c'est la vôtre que je réproûve. Je vous le dis tout net : plus vous le gaverez de religion, plus il la recrachera comme un émétique. Que pourrait-il faire d'autre à son âge? Enfin, est-ce là votre méthode pour qu'il prenne goût à l'instruction religieuse? Je sais aussi bien que vous qu'il a braillé comme un jeune Turc pendant la prédication. Mais quel en était le thème, je vous prie? La justification par la foi. Auriez-vous par hasard l'intention de me soutenir que Zack, ou n'importe quel enfant de son âge, peut comprendre un traître mot à un pareil sujet, voire en retirer le plus infime

bénéfice ? Bien sûr que non, et vous le savez. Je vous le répète : rien ne sert de l’emmener à l’église pour l’instant et, qui plus est, vous vous engagez sur une voie dangereuse, car vous ne réussissez qu’à associer dans son esprit l’éducation religieuse à tout ce qu’il peut imaginer de plus détestable en termes de contrainte, de discipline et de châtement. Voilà mon opinion, et je serais curieux d’entendre ce que vous avez à lui opposer.

– Latitudinarisme¹ ! laissa tomber Mr Thorpe à l’intention du révérend Aaron Yollop.

– Vous ne vous débarrasserez pas de moi avec des mots interminables dont nul ne connaît le sens et dont je doute qu’ils figurent dans le *Dictionnaire* de Johnson, poursuivit Mr Goodworth avec un bel aplomb. Vous seriez mieux avisé de suivre mon conseil et de laisser Zack, pour le moment, limiter sa formation religieuse à l’enseignement que lui dispensera sa mère. Que son office du matin n’excède pas dix minutes ; que votre épouse lui décrive, à l’aide du Nouveau Testament, la bonté et la douceur de Notre-Seigneur à l’égard des petits enfants ; qu’elle lui inculque, à partir du Sermon sur la montagne, l’amour, la loyauté, la tolérance et le pardon. Si de tels préceptes sont illustrés, d’une manière ou d’une autre, par des exemples empruntés à sa vie quotidienne, à son entourage, à des événements à la faveur desquels il posera des questions, écoutez bien mes paroles, il s’attachera de lui-même à son éducation religieuse. J’ai observé cela chez d’autres enfants, notamment les miens, qui ont tous été élevés selon ces principes. Mais vous n’êtes pas d’accord, bien entendu. Et, bien entendu, vous avez une objection toute prête.

– Rationalisme, commenta Mr Thorpe sans quitter des yeux le portrait du révérend.

– Eh bien, repartit le vieux gentleman avec humeur, c’est

1. Indifférence religieuse combattue par la pensée anglicane. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

un peu court, cette fois ! Je n'osais l'espérer ! Rationalisme, c'est cela ? De tous vos termes en *isme*, celui-là sans conteste m'est le plus familier. En un mot comme en cent, vous pensez que je me trompe en souhaitant donner à l'éducation religieuse de Zack les chances que vous accordez aux autres disciplines : la lui rendre attrayante pour qu'il finisse par en tirer profit. Ce n'est pas en lui vantant les mérites de la lecture comme moyen d'édification spirituelle que vous lui apprendrez à lire, mais plutôt en lui offrant un livre d'images ; ce n'est pas en lui répétant que c'est pour son bien que vous le persuaderez de se purger au séné ou à l'ellébore, mais plutôt en lui promettant un morceau de sucre pour adoucir le tout. Vous admettez ce principe parce que vous y êtes contraint, mais que l'on se mêle, dans un esprit de rigueur et de respect, et animé par le seul désir de bien faire, de l'étendre à des domaines plus élevés, et voilà que vous secouez la tête, voilà que vous faites la fine bouche et que vous me serinez ce mot de *rationalisme* en guise de réponse ! Eh bien, soit, point n'est besoin de rompre des lances plus longtemps. Agissez comme bon vous semble, je me lave les mains de cette affaire. Mais, pendant que j'y suis, laissez-moi ajouter ceci : la manière dont vous punissez cet enfant pour sa conduite à l'église est à mon sens l'une des choses les plus dommageables et les plus pernicieuses que l'on puisse imaginer. Enfin, pourquoi ne pas lui infliger un pensum si vous tenez tant que cela à châtier ce malheureux enfant pour ce qui est son infortune tout autant que sa faute ? Privez-le de dessert, que sais-je ! Mais là, vous ne parvenez qu'à associer dans son esprit les versets de la Bible avec l'idée de punition. Il se peut que vous obteniez de lui qu'il récite son texte par cœur, de guerre lasse, pour ainsi dire, mais je vous avertis : je crains fort que, du même coup, vous ne lui enseigniez à exécrer la Bible comme d'autres petits garçons exècrent le fouet !

Mr Thorpe, frémissant, fit volte-face vers son interlocuteur.

– Monsieur, s'écria-t-il, avec tout le respect que je vous dois, je vous prierai une fois pour toutes de m'épargner désormais tout ce qui peut s'apparenter à un blasphème, car cela, je ne le supporterai pas, fût-ce venant de vous. Toute la considération et l'affection que je vous porte, en tant que père de Mrs Thorpe, ne m'empêcheront pas d'affirmer avec la dernière énergie le sentiment d'abomination que m'inspire l'impiété que j'ai cru discerner à l'instant dans vos propos. Mes convictions religieuses ne sauraient tolérer...

– Il suffit, monsieur! s'exclama Mr Goodworth d'un ton sans réplique.

Mr Thorpe se le tint pour dit. Les manières du vieux gentleman, qui se distinguaient plus, d'ordinaire, par leur cordialité que par leur solennité, changèrent du tout au tout lorsqu'il reprit la parole. Il y avait dans la façon dont il frappa la table du plat de la main, avant de bondir de son siège, quelque chose qu'il valait mieux ne pas sous-estimer.

– Monsieur Thorpe, dit-il d'une voix plus calme mais non moins résolue, je m'abstiendrai de vous préciser ce que je pense de la « considération » et de l'« affection » qui vous ont permis de si vives remontrances. Je me bornerai à vous signaler qu'il ne vous sera pas nécessaire de me les adresser derechef car jamais plus je ne discuterai avec vous de l'éducation de mon petit-fils. Si, compte tenu de cette promesse, vous m'autorisez encore un mot, dicté par la seule volonté de vous mettre en garde, je vous conseillerai de ne pas vous montrer trop prompt, désormais, à accuser autrui d'impiété avec une telle inconséquence, une telle cruauté, au motif que ses opinions en matière de religion ne correspondent pas aux vôtres point par point. Reconnaître le bien-fondé des convictions de votre interlocuteur, si erronées qu'elles vous paraissent, ne saurait vous causer le moindre tort, de même que les tourner en dérision ne saurait être d'aucun secours à quiconque. Allons, trêve d'arguties, nous en resterons là

sur ce sujet, si vous le voulez bien. Serrons-nous la main et évitons à l'avenir de soulever une question qui nous oppose trop gravement pour que nous ayons quelque avantage à croiser le fer sur ce terrain.

À ce moment, un serviteur apporta les plateaux du déjeuner. Mr Goodworth se versa un verre de xérès, lança une remarque sur le temps qu'il faisait et ne tarda pas à retrouver son entrain coutumier. Il n'en oublia pas pour autant sa promesse : à dater de ce jour, il se garda d'intervenir, fût-ce par de simples paroles, dans l'éducation de son petit-fils.

Pendant que les théories éducatives de Mr Thorpe se voyaient débattues dans le monde libre, au petit salon, leur aspect pratique, appliqué à la personne du jeune Mr Zack, connaissait une illustration rien moins que satisfaisante dans le petit univers carcéral du cabinet de toilette.

Dès le premier étage, Mrs Thorpe sut que son fils assenait une volée ininterrompue de coups de pied contre la porte de son lieu de détention. Le phénomène n'étant pas inhabituel, car il se reproduisait chaque fois que son fils subissait une peine de prison pour cause d'inconduite, elle en fut émue mais non point étonnée. Elle fit une halte au grand salon afin de déposer sa bible et son recueil de prières (serrés dans un étui de maroquin aux fermoirs d'or) sur le guéridon qu'ils ne quittaient plus durant la semaine. Peut-être se trouvait-elle dans une telle agitation que sa main trembla ; peut-être y mit-elle trop de hâte ; peut-être encore le génie tutélaire qui préside aux fragiles destinées du verre et de la bibeloterie l'avait-il élue en ce jour pour accomplir son œuvre de destruction. Toujours est-il qu'en plaçant la pochette de cuir sur le guéridon elle heurta une petite maquette d'ivoire abritée par un globe de verre, qui figurait un clocher sculpté dans le meilleur style gothique. L'objet vola en éclats dans sa chute.

Il lui fallut un moment, plus long qu'elle n'en eut conscience, pour ramasser les débris et déplorer la catastrophe, après quoi elle reprit sa progression vers les régions supérieures.

En posant la main sur la rampe, elle fut soudain frappée par le fait, riche de sous-entendus, que le tapage en provenance du cabinet de toilette avait laissé place au silence.

À la minute où elle en acquit la certitude, son imagination de mère, oublieuse de ce que lui avait affirmé Mr Thorpe à l'étage inférieur, vit surgir l'effroyable vision de Zack, face au miroir de son père, le menton maculé de savon à barbe et pointant un rasoir sur sa gorge sans défense. En vérité, l'enfant avait de singulières aptitudes à se livrer à des activités d'adulte. Un jour que sa gouvernante, de façon inconsiderée, l'avait emmené à l'église assister au mariage de l'une de ses amies, Zack avait insisté dès le lendemain pour mettre en scène une reconstitution de la cérémonie nuptiale en choisissant les deux jeunes époux parmi ses camarades de jeux dans le square. Une autre fois, lorsque le jardinier, avec une même légèreté, avait abandonné sur un banc sa pipe allumée, pour s'en aller offrir une fleur à l'une des bonnes d'enfants du quartier qu'il aimait honorer de ses hommages horticoles, Zack avait réussi dans le plus grand secret à tirer trois bonnes bouffées de tabac pour marins, avant de tituber sur le gazon tel un jeune ivrogne. On dut le traîner chez lui, pâle comme un linge et trempé d'une sueur glacée, afin qu'il pût recouvrer ses sens dans l'obscurité rassurante de l'arrière-cuisine, à l'insu de sa mère. Bien que les exploits susmentionnés fussent restés ignorés de Mrs Thorpe, elle en avait découvert quantité d'autres, qui ne leur cédaient en rien et dont l'évocation l'incitait maintenant à se ruer vers le deuxième étage, hors d'haleine et en proie à une mortelle inquiétude.

Zack, toutefois, n'avait pas touché aux rasoirs, lesquels étaient sous clé, ainsi que l'avait déclaré son père. Le cabinet de toilette lui réservait néanmoins le moyen de perpétrer

un méfait domestique contre lequel Mr Thorpe n'avait pas songé à se prémunir. Quand il se fut aperçu que les coups de pied, les vociférations, les trépignements, les sanglots et les chaises renversées se révélaient impropres à lui garantir sa levée d'écrou, il renonça à ces méthodes d'amateur, regarda autour de lui et, avisant le robinet de la baignoire, résolut séance tenante de provoquer une inondation générale. Après avoir rempli la baignoire à ras bord, il guettait, juché sur une chaise, la seconde où l'eau consentirait enfin à déborder, lorsque sa mère déverrouilla la porte et pénétra dans la pièce.

– Oh, espèce de chenapan ! s'exclama Mrs Thorpe, horrifiée par ce spectacle.

Tout en parlant, elle s'empressa de prévenir le déluge, qui équivalait à une menace directe pour le plafond du grand salon.

– Zack, Zack, geignit-elle, qu'irez-vous inventer la prochaine fois ? Et que dirait votre papa si on lui racontait ce qui vient de se passer ? Affreux petit sacripant que vous êtes ! Je ne veux même plus vous voir, vous me faites trop honte !

Pour dire le vrai, Zack offrait en cette seconde une image trop accablante aux yeux d'une mère pour qu'elle eût envie de s'y attarder : en équilibre sur son perchoir, le petit diable se tortillait dans sa longue chemise, les mains croisées derrière le dos, dans une inconsciente imitation de la posture favorite de Napoléon empereur de l'univers. Ses boucles blondes s'emmêlaient en cascade sur son front ; il avait les lèvres enflées et le nez rouge ; dans ses yeux bleus, qu'entourait un halo de crasse et de larmes élargi vers les tempes à force d'avoir été frotté, étincelait la flamme de la Rébellion. Après avoir observé son fils pendant une minute, Mrs Thorpe, emplie d'un muet désespoir, opta pour la seule issue qui s'ouvrait devant elle : elle saisit l'enfant à bras-le-corps et le déposa sur le sol.

– Au moins, avez-vous appris votre leçon, vilain garnement ?

– Non! proclama-t-il, très sûr de lui.

– Dans ce cas, venez vous asseoir près de moi. Votre papa attend que vous alliez la lui réciter. Venez ici et apprenez-la tout de suite, dit-elle en désignant la table de toilette.

– Non, je n’irai pas! claironna Zack, agrippé des deux mains au rebord humide de la baignoire, comme pour souligner la fermeté de son refus.

Il était heureux pour le jeune révolté que seule sa mère eût entendu cette réplique. Sa gouvernante, pour sa part, aurait recouru sans délai à l’immémoriale solution en matière de difficultés pédagogiques, connue par les personnes de sa condition sous l’appellation de « bonne paire de claques ». Si les propos de Zack étaient parvenus aux oreilles de Mr Thorpe, l’enfant eût été capturé sans ménagement, coincé contre une chaise et, humiliation suprême, placé le menton sur la table. Quant à Mr Goodworth, selon toute probabilité, il eût perdu patience et précipité son petit-fils la tête la première dans la baignoire. Aucune de ces idées n’effleura Mrs Thorpe, car elle n’en avait aucune. Toutefois, elle en compensait l’absence grâce à un substitut beaucoup plus efficace dans une situation d’urgence : l’instinct.

– Zack, regardez-moi dans les yeux, dit-elle avant de s’approcher de la baignoire pour s’installer sur la chaise au côté de son fils. Je voudrais vous dire quelque chose.

L’enfant s’exécuta sans broncher. Sa mère ouvrit les lèvres, s’arrêta, prononça quelques syllabes, s’interrompit encore, hésita, puis acheva sa première phrase de la plus ridicule des façons : elle s’empara de la première serviette qui lui tomba sous la main et conduisit Zack à la cuvette.

De fait, Mrs Thorpe éprouvait un secret orgueil à l’égard de son fils. La malheureuse avait depuis longtemps imposé le corset de la pruderie et de la bienséance à l’ensemble des faiblesses morales sauf à celle-ci, de toutes les vanités la plus noble, de toutes les imperfections humaines sans conteste la

plus pure ! Oui, elle était fière de Zack ! Le beau Zack, le cher Zack, l'insupportable Zack, qui faisait du remue-ménage à l'église, donnait des coups de pied dans les portes et inondait les maisons ! Face à des traits moins charmants, elle eût poursuivi son admonestation avec plus de vigueur, mais contempler sans réagir ce joli visage enlaidi par la saleté, les larmes et la tignasse en bataille, lui parler alors qu'il se trouvait dans un état aussi lamentable et que le savon, l'eau, la brosse et la serviette étaient à portée de main, cela représentait une forme d'abnégation à laquelle aucune mère, pas plus d'ailleurs qu'aucune femme, n'aurait pu se résigner. Aussi, avant même que d'avoir commencé, le sermon maternel échoua-t-il dans la cuvette.

Une fois l'enfant récuré, Mrs Thorpe le prit sur ses genoux et, tout en luttant contre un furieux désir de l'embrasser sur les deux joues, qu'il avait rebondies et vermeilles, prononça ces paroles :

– Je veux que vous appreniez votre leçon parce que, en obéissant à votre papa, c'est à moi que vous ferez plaisir. J'ai toujours été très gentille envers vous. À présent, je veux que vous me rendiez cette gentillesse.

Pour la première fois, Zack baissa le nez, pris de court. Mrs Thorpe savait d'expérience ce que dissimulait ce symptôme.

– Je crois que vous commencez à regretter ce que vous avez fait, insista-t-elle, et que vous allez vous montrer raisonnable. Alors, je suis sûre que vous accepterez de me donner un baiser.

Penaud, le petit garçon hésita encore un peu, pour la forme, puis, tout à coup, il se pencha vers sa mère afin d'appliquer un gros baiser sonore sur le bout de son menton.

– Et maintenant, vous voulez bien apprendre votre leçon ? continua-t-elle. J'ai toujours eu à cœur de vous rendre heureux, et je sens que vous êtes prêt à en faire autant. J'ai raison, n'est-ce pas, Zack ?

– Oui, maman, affirma-t-il d’un ton crâne.

Mrs Thorpe se dirigea dans l’instant vers la table de toilette, sur laquelle le volume des *Récits de la Bible à l’usage des enfants* gisait grand ouvert, et entreprit de hisser son fils sur la chaise.

– Non ! protesta-t-il en secouant la tête de toutes ses forces. Je veux être sur vos genoux pour apprendre ma leçon !

Mrs Thorpe céda. Elle n’était ni belle ni seulement jolie ; en outre, l’atmosphère réfrigérante du cabinet de toilette n’offrait rien qui pût la mettre en valeur. Pourtant, son visage semblait presque avenant, voire agréable à ce moment précis, pendant qu’elle serrait Zack entre ses bras, inclinée vers l’enfant qui ânonnait ses trois versets des *Récits de la Bible*. Parmi les êtres humains que la nature n’a point comblés de ses largesses, les femmes bénéficient d’un notable avantage par rapport aux hommes : pour peu qu’un enfant se trouve dans les parages, elles disposent d’un moyen infaillible pour masquer leurs insuffisances. Qui a jamais vu une maritorne avoir l’air d’une maritorne quand elle porte un nourrisson dans ses bras ? Qui a jamais vu une femme disgracieuse paraître disgraciée lorsqu’elle embrasse un enfant ?

Zack, qui possédait un esprit des mieux déliés pour peu qu’il daignât y mettre du sien, retint sa leçon par cœur à une vitesse si prodigieuse que sa mère insista pour l’entendre deux fois de suite, avant d’être certaine qu’il avait abouti à un tel sommet de perfection qu’elle pouvait sans rougir le ramener en présence de son père. La seconde audition ayant levé ses derniers doutes, elle l’entraîna, victorieuse, vers les pièces du rez-de-chaussée.

Mr Thorpe lisait assidûment, Mr Goodworth méditait profondément, la pluie tombait obstinément, le brouillard s’épaississait lugubrement, et l’austérité du petit salon gagnait en intensité jusqu’à atteindre, dans l’ordre de la tristesse dominicale, une sorte de point de non-retour. L’on fit avancer Zack

devant le fauteuil de son père. Il subit l'épreuve avec succès mais son expression, au cours de cette troisième audition, passa peu à peu de l'aisance à l'anxiété. Tandis qu'il s'acquittait de son pensum, il tournait les yeux vers Mr Goodworth plus volontiers que vers son père. Enfin, une fois les versets récités en bonne et due forme, Mr Thorpe s'adressa à sa femme avant de se replonger dans sa lecture :

– Ma chère, vous pouvez dire à la gouvernante qu'elle tienne prêt le dîner de Zachary, encore qu'il ne le mérite guère, après avoir fait tant d'embarras pour apprendre sa leçon.

Zack en déduisit que, puisqu'il avait accompli sa peine, il était habilité à exiger sa récompense. Il en appela donc à Mr Goodworth :

– S'il vous plaît, grand-papa, quand je serai au lit, je pourrai regarder le livre d'images que vous m'avez apporté hier soir ?

– Il ne saurait en être question, décréta Mr Thorpe. Nous sommes dimanche, et le livre de votre grand-papa n'est pas un livre pour le dimanche.

Mr Goodworth s'apprêta à répliquer, puis, soucieux de respecter son engagement vis-à-vis de Mr Thorpe, se contenta d'aller tisonner le feu. Le livre incriminé, un inoffensif conte intitulé *Jack et le Haricot géant*, contenait une série d'aquarelles d'une fantaisie toute poétique.

– Si vous voulez à tout prix regarder un livre d'images, reprit Mr Thorpe, vous savez fort bien quels ouvrages vous sont permis en ce jour. Votre maman vous les remettra dès son retour.

Lesdits ouvrages n'étaient autres qu'un antique exemplaire du *Voyage du pèlerin*¹, orné de quatre minuscules gravures du XVIII^e siècle, ainsi qu'une *Vie de Moïse* illustrée de tragiques eaux-fortes germaniques, dans le goût de l'école moderne.

1. Ouvrage de John Bunyan (1628-1688), écrit sous la forme d'une allégorie religieuse.

Zack, qui ne les connaissait que trop bien, exprima son jugement littéraire sous la forme d'un vigoureux haussement d'épaules. Du *Voyage du pèlerin* et de la *Vie de Moïse*, il avait eu plus que son compte.

Mr Thorpe retourna à sa lecture sans ajouter un mot. Mr Goodworth mit les mains dans ses poches, s'autorisa un bâillement désabusé et guetta, une lueur de suave ironie au fond de ses pupilles, la réaction de son petit-fils. Eût-on réussi à transcrire les pensées du vieux gentleman, elles eussent tenu en ces termes : « Mon pauvre petit ! Quand j'avais votre âge, avec quelle délectation j'aurais expédié un bon coup de pied dans toutes ces sornettes ! »

Cependant, Zack ne resta pas longtemps à court de ressources. Ayant remarqué la canne de son grand-père oubliée dans un coin, il l'enfourcha telle une monture et entreprit de s'adonner à des exercices d'équitation à travers la pièce. À peine avait-il entamé un honnête petit galop que son père s'écria : « Zachary ! », ce qui le réduisit dans l'instant à l'immobilité.

– Remettez cette canne où vous l'avez trouvée, ordonna Mr Thorpe. Le dimanche, ce type d'activité est interdit. Si vous êtes démangé par l'envie de vous agiter, vous n'avez qu'à faire quelques pas dans cette pièce.

Zack hésita un moment entre la désobéissance et la crise de larmes.

– Remettez cette canne à sa place, répéta Mr Thorpe.

Au souvenir du cabinet de toilette et des *Récits de la Bible à l'usage des enfants*, Zack eut la prudence d'obtempérer. Pétrifié, anéanti, il adoptait désormais une attitude en tout point conforme à l'implacable discipline dominicale que prônait son père. Après avoir rangé la canne, il se dirigea vers Mr Goodworth avec une comique expression de stupeur et de consternation sur son petit visage tout en rondeurs, alla s'asseoir à ses pieds et, vaincu, posa la tête sur ses genoux.

Le vieux gentleman se pencha aussitôt pour le prendre dans ses bras :

– Courage, Zack, ne vous laissez pas abattre ! Pendant que la gouvernante prépare votre dîner, nous pourrions aller à la fenêtre voir si le temps fait mine de s'éclaircir.

Mr Thorpe leva la tête de son livre, en alerte, mais renonça à s'interposer.

– Ah, la pluie, la pluie, la pluie ! marmonna Mr Goodworth, les yeux fixés sur le désolant spectacle tandis que Zack, avide de distractions, employait toute son énergie à se frictionner le nez contre la vitre. La pluie ! La pluie ! Novembre, ses averses et son brouillard... Haut les cœurs, Zack ! Ding dong, ding dong : entendez-vous les cloches ? C'est déjà l'office de l'après-midi ! Je me demande si le temps va s'améliorer demain... Allons, mon cher petit, pensez au dessert qui vous attend !

Attendri, le vieux gentleman songeait à la consolation que représentait pour lui, dans ses jeunes années, la perspective d'un bon gâteau.

Zack entérina l'argument du dessert sans toutefois afficher une franche gaieté :

– Oui, grand-papa. Et, s'il vous plaît, quand j'aurai fini mon dîner, est-ce que quelqu'un viendra me border dans mon lit ?

– Vous border dans votre lit ! se récria Mr Goodworth. Mon Dieu, mon Dieu, qu'arrive-t-il à ce petit garçon ? Lui qui voulait toujours veiller jusqu'à une heure tardive...

– Je veux aller me coucher, et puis être à demain, et puis regarder mon livre d'images, gémit Zack.

– Que je sois pendu si je ne veux pas aller me coucher, moi aussi ! soliloqua Mr Goodworth à mi-voix. Je brûle d'être à demain et de lire mon *Times* au petit déjeuner... Je ne vaud pas plus cher que Zack, le ciel m'en est témoin !

– Grand-papa, poursuivit l'enfant d'un air de plus en plus mélancolique, je voudrais vous chuchoter quelque chose à l'oreille.

Le vieux gentleman s'inclina vers son petit-fils, qui jeta un coup d'œil précautionneux du côté de son père et, approchant les lèvres de l'oreille de Mr Goodworth, l'informa de la conclusion à laquelle l'avaient amené les événements de la journée :

– Entre nous, grand-papa, je hais les dimanches !

LIVRE PREMIER

OÙ L'ON FAIT CONNAISSANCE

UN NOUVEAU QUARTIER
ET UN PERSONNAGE INSOLITE

À l'époque où se situe, dans la vie de Mr Zachary Thorpe le jeune, l'épisode que nous venons de relater, c'est-à-dire en 1837, Baregrove Square se trouvait être, de tous les squares du nord-ouest de Londres, le plus éloigné de la ville et le plus proche de la campagne. Néanmoins, quatorze ans plus tard, c'est-à-dire en 1851, cet endroit avait perdu la plupart de ses caractéristiques. D'autres jardins lui avaient dérobé les ultimes vestiges de cette atmosphère rustique à laquelle il devait un nom qui fleurait bon le terroir¹ ; sans le moindre égard, des rues, des allées circulaires, des impasses et des avenues résidentielles s'étaient frayé une voie entre la campagne et l'ancien faubourg, au point de mettre fin aux relations de bon voisinage qui existaient jusqu'alors entre les trottoirs de Baregrove Square et les aimables chemins de terre égarés au milieu des champs.

Les armées d'Alexandre firent œuvre de conquête, les armées de Napoléon firent œuvre de conquête, et pourtant elles n'atteignirent en rien à l'efficacité de la guérilla moderne et de ses régiments, à savoir le mortier, la truelle et le four à briques, car ceux-ci, plus tenaces que les envahisseurs d'autrefois, ont la faculté de s'incruster dans le sol dont ils se sont rendus maîtres. Un spectacle de désolation

1. *Bare grove*, mot à mot un « bosquet dégarni ».

succède à l'avancée de ces troupes redoutables lorsqu'elles investissent le royaume de la nature et, dans leur marche victorieuse, découpent la beauté en tranches de maçonnerie. En vain chercherait-on un château fort en ruine, fût-il démantelé pierre par pierre et surmonté par l'étendard de l'ennemi, offrant un spectacle aussi pitoyable qu'un malheureux champ en état de siège, cerné de tous côtés par les murailles du camp adverse, humilié par l'agression des piquets de palissade et avili par la devise du conquérant, flottant au vent sur sa bannière : « Chantier en cours de construction ». Que signifie Marius siégeant parmi les décombres de Carthage, sinon une pose de théâtre, une rodomontade, quand on pense au dernier arbre encore intact, aux derniers arpents de gazon encore verdoyants entre les sinistres échafaudages d'une Prospect Place à demi achevée et les nuances de moisissure qu'arborent les enduits d'un Paradise Row enfin terminé ? Ô légions de la guérilla, ô poussiéreux bataillons du mortier, de la truelle et du four à briques, lorsque le pèlerin de la nature se risque à la tombée du jour dans les ultimes espaces encore en sursis, il entend sur vous d'étranges choses tandis que, avide d'interpréter le langage immémorial des feuilles, il écoute les arbres condamnés à mort lui murmurer les dernières notes de leurs antiques sérénades.

Cependant, à quoi bon élever un concert de lamentations ? A-t-on déjà vu un nouveau quartier ralentir sa marche forcée en direction de la campagne, prêter attention aux silencieuses remontrances des prairies ou s'incliner devant l'indignation des amateurs de pittoresque ? Jamais faubourg ne se montra plus intraitable que celui dont on remarqua un beau jour l'éclosion dans le prolongement de Baregrove Square et qui repoussa à un mille de distance une ancienne promenade sous les charmilles avec une célérité qui laissa les habitants éberlués. Les marchands de biens ne bâtissaient que les rez-de-chaussée, qu'ils donnaient en nantissement contre des capitaux pour financer

la construction des étages supérieurs ; les spéculateurs faisaient faillite, mais qu'importe, d'autres les remplaçaient ; les fondations s'affaissaient parce qu'on avait trop peu creusé ; par grand vent, les murs s'envolaient parce qu'on les avait montés trop vite ; les briques arrivaient en telles quantités et on les utilisait avec un tel empressement, encore brûlantes de la chaleur du four, qu'elles menaçaient d'incendier les charrettes ; il fallait alors les refroidir dans des baquets d'eau glacée avant que de songer à ériger des murs. Le faubourg n'en poursuivait pas moins son inexorable progression, indifférent aux accidents, pour constituer peu à peu une agglomération.

Ce nouveau quartier, moyennant une offre exorbitante en dépit d'une demande parfaitement restreinte, assurait le logement de trois catégories bien distinctes au sein de notre pléthorique bourgeoisie anglaise. Loyers et habitations étaient adaptés aux moyens, par ordre décroissant, d'une classe à revenus importants, d'une classe à revenus modérés, d'une classe à revenus seulement corrects. Les demeures des hauts revenus répondaient à l'appellation de « résidences » et, à dessein de résister aux assauts du faubourg, s'étendaient le long d'une unique avenue, barricadée à ses deux extrémités par un portail monumental et baptisée du nom de « parc ». L'indicible morosité des environs atteignait en ces lieux un état de perfection. Les rumeurs de la ville, dans ce qu'elles avaient d'irrévérencieux, s'arrêtaient net au seuil des grilles ouvragées, brisées par la seule présence de l'ermitage du gardien. Les boniments du marchand des quatre-saisons étaient frappés d'ostracisme, de même que les criailleries du galopin des rues ; le vacarme de livreurs qui eussent tambouriné à la porte de leurs clients n'y avait pas davantage droit de cité. La voix de fausset du laitier et le fracas de la carriole du boucher sur les indestructibles pavés du « parc » résonnaient ici comme un blasphème aux oreilles du passant, dans l'impavide tranquillité du paradis des hauts revenus.

Les revenus modestes pouvaient prétendre à une pleine et entière disposition de la partie la plus ingrate de l'agglomération, recueillant bruits et nuisances tout comme les hauts revenus recueillaient calme et bienfaits d'une vie excentrée. L'endroit marquait la frontière où l'esprit inventif des architectes avait déclaré forfait. Dans ce purgatoire du pauvre, chacune des maisons avait l'allure d'un cube de brique surmonté d'un toit d'ardoise. Chaque ouverture qu'on y avait percée, pour y ménager soit une porte soit une fenêtre, vomissait des enfants à toute heure de la journée. Ceux-ci s'agglutinaient dans les venelles par bandes de quarante ou de cinquante et passaient pour être le trait dominant de ces lieux. Dans la sphère des nantis, on voyait la jeunesse, tel un jet d'eau de jardin, réglée pour jaillir seulement par beau temps ; dans celle des moins riches, c'était plutôt, qu'il pleuve ou qu'il vente, un intarissable et diluvien caniveau qui se déversait, turbulent, sur le pavé. Après les enfants de la population venaient, numériquement parlant, les chemises, les jupons et autres dessous de la population, tout cet attirail séchant en plein vent certains jours de la semaine où, ajoutant une touche de vie dans les jardinets sans arbres, il formait de lumineux boulevards de tabliers et d'imposantes ramures de solide flanelle galloise. Ici s'épanouissait sans retenue la passion des oranges – bien connue pour atteindre son paroxysme lorsque le fruit est à moitié mûr et qu'il gèle à pierre fendre –, à quoi se reconnaît la jeune citadine des classes populaires ; ici les remugles pestilentiels des médiocres cigares qu'affectionnent les commis de magasin durant leurs jours de congé indiquaient aux narines des passants, avec une ponctualité de carillon paroissial, que l'on était dimanche. Les jours ouvrés, il était rare de croiser un individu de sexe masculin entre neuf heures du matin et six heures du soir. Spectacle aussi navrant qu'inévitable, les femmes, quel que fût leur âge, semblaient toutes plus ou moins accablées, souvent chargées de soucis,

même les jeunes pousses, et, plus souvent encore, chargées d'enfants, même les épis encore verts.

Quant à la vaste section centrale du faubourg ou, en d'autres termes, la partie dévolue aux revenus moyens, elle donnait une image exacte de ceux qui y avaient élu domicile en ce sens qu'elle ne présentait aucune particularité d'aucune sorte.

D'un côté, l'architecture des maisons s'employait à imiter avec autant de faste que possible la grandiloquence des demeures où évoluaient les hauts revenus. De l'autre, elle échappait non sans panache, quoique de justesse, à une impression globale de ressemblance avec les cubes de brique. Par endroits, la proximité du « parc » s'incarnait avec superbe chez quelques ladies solitaires qui, faute de pouvoir s'offrir un attelage pour effectuer leur tour en ville, exhibaient ce qui occupait le second rang dans l'échelle des élégances, à savoir un valet de pied occupé à déambuler dans leur sillage. Ailleurs planait l'esprit des cubes de brique, déguisé à grande-peine, quand on rencontrait des poussettes promenées par des bonnes d'enfants ; cet esprit voletait de-ci de-là, reconnaissable à la faveur d'un coup d'œil furtif sur d'obscurs recoins d'arrière-cour où corsages brodés et pochettes de dentelle séchaient à l'abri des regards. Dans la plupart des cas, cependant, les influences contradictoires des hauts et des bas revenus s'entremêlaient en terrain neutre, dans le milieu à revenus moyens, pour aboutir à la zone la plus insipide, la plus ennuyeuse, la plus lourdement conventionnelle de tout le faubourg. Un observateur attaché à la morne étude de ces lieux et à l'examen physiologique de leurs habitants eût été enclin à faire halte afin de se poser une question banale mais terrible : « Leur arrive-t-il de s'amuser, ne serait-ce qu'une fois de temps en temps ? »

Pour qui s'intéresse au mode de vie en vigueur parmi les revenus moyens, celui de la petite bourgeoisie anglaise n'a pas d'équivalent, à bien des égards, dans le reste du monde

civilisé. Alors que les classes supérieures et inférieures de la société anglaise se distinguent par des loisirs adaptés à leurs ressources comme à leurs goûts, la classe moyenne, pour exprimer la triste réalité, ne possède rien de tel. Prenons par exemple ce qui touche à la nourriture ou à la boisson et concerne donc une part non négligeable de l'existence. Si les opulents propriétaires des « résidences » du « parc » dépensaient sans compter pour organiser de grands dîners où coulaient à flots des champagnes de choix, où rivalisaient quantité de merveilles gastronomiques, les humbles occupants des cubes de brique, quant à eux, ne se plaisaient pas moins dans leurs buvettes de plein air, à bavarder autour d'une tasse de thé, et, quand ils faisaient passer à la ronde leurs chopes de bière brune, leurs théières, leurs assiettes de tartines au beurre ou leurs plateaux de crevettes, ils faisaient montre d'un bonheur identique, d'une hospitalité tout aussi généreuse. Les uns comme les autres, les représentants de ces deux extrêmes de la société, considéraient leurs divertissements de leur propre point de vue, s'y adonnaient dans les limites qu'ils s'étaient imposées et s'amusaient sans arrière-pensée.

Il n'en allait pas de même chez les petits-bourgeois, lesquels, lorsqu'ils étaient en veine de mondanités, se recroquevillaient sottement, loin de la bière brune et des crevettes, pour ramper, lamentables, du côté des vins rares et des délices de la grande cuisine. Dans leurs tentatives d'imitation, ils ne réussissaient qu'à étaler leur pauvreté au moyen de leurs champagnes pharmaceutiques achetés chez des cavistes au rabais, pour ne rien dire de leurs flasques salades ou de leurs fétides feuilletés aux huîtres, fabriqués par des traiteurs de seconde zone. Quand ils se livraient à leurs festivités, ils n'étaient en accord ni avec leurs revenus, ni avec leur classe ni avec eux-mêmes. En vérité, pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, il ne leur arrivait jamais de s'amuser, ne fût-ce qu'une fois de temps en temps.

À la périphérie de cette partie du faubourg où habitaient les malheureux petits bourgeois vivait un gentleman du nom de Mr Valentin Blyth, dont l'existence à elle seule infligeait un cinglant démenti à celle de ses voisins.

Par profession, Valentin était un artiste – un artiste en dépit des circonstances. Ni son père ni sa mère, pas plus qu'aucun oncle, cousin ou parent de quelque branche que ce fût, n'avait jamais pratiqué l'art de la peinture ni éprouvé la moindre espèce de plaisir à contempler des tableaux. Tous appartenaient à la fraction la plus respectable du milieu des affaires, c'est-à-dire à la vieille école qui investissait sans risque dans le fonds de placement national, ne s'aventurait pas dans les autres cercles et pour rien au monde n'eût adressé la parole à un artiste ou à un auteur vivant. L'univers de la City, où Valentin avait passé ses premières années, demeurait aussi hermétique à l'influence de l'art que s'il se fût situé sur les côtes du Groenland, et pourtant, à la stupéfaction générale, l'enfant consacrait ses heures de liberté à ses crayons et à ses pinceaux. De si étranges inclinations représentaient aux yeux du père de Valentin, on s'en doute, un sujet d'effarement tout autant que de déception. Personne, à commencer par Valentin lui-même, n'eût été capable d'en remonter la piste jusqu'à une origine connue, mais chacun se rendait compte que rien n'eût permis de les contrecarrer. Dès lors, Mr Blyth, en homme avisé, sut de nécessité faire vertu et, dans l'état de désespoir que peut traverser un financier en de telles circonstances, il se résigna à inscrire son fils aux cours de la Royal Academy.

Valentin s'attela à la tâche jusqu'à son vingt et unième anniversaire, date à laquelle Mr Blyth eut avec lui une conversation sérieuse au sujet de ses perspectives d'avenir. Le jeune homme apprit à cette occasion que l'un de ses oncles, riche négociant, se déclarait prêt à l'engager comme associé et que, de son côté, son père souhaitait également le faire entrer

chez Blyth and Company, la firme familiale qui avait pignon sur rue à la City; nanti de ses propres parts, il en serait l'un des trois héritiers. Si Valentin acceptait, sa prospérité était assurée et il acquerrait son autonomie avant l'âge de trente ans. Si, en revanche, il voulait à tout prix repousser cette fortune, ses études artistiques ne se verraient pas entravées par des difficultés de trésorerie, étant donné que les intérêts sur l'héritage paternel lui seraient versés par rentes trimestrielles du vivant de son père et que ce revenu destiné à garantir l'indépendance du jeune peintre s'élèverait à un peu plus de quatre cents livres par an.

Valentin, qui savait ne pas se montrer ingrat, demanda une journée pour méditer sur la conduite à tenir, encore qu'il eût déjà pris sa décision en son for intérieur : il persista dans son choix et renonça à la certitude de la richesse afin de mieux abandonner son sort au hasard, résolu qu'il était à devenir un grand peintre.

S'il avait eu du génie, l'histoire de sa jeunesse n'aurait guère mérité de retenir l'attention, mais, comme il en était dépourvu et que la composition chimique de son cerveau ne recelait pas la plus petite étincelle du grand feu créateur, Valentin Blyth offrait le navrant spectacle d'un homme déterminé, en dépit des circonstances, en dépit des tentations, à s'écarter des sentiers où il aurait pu marcher de front avec ses pairs, en y gardant un rang plus qu'honorable, pour emprunter une voie où la nature lui avait assigné une seule place : celle du bas-côté où se regroupent les laissés-pour-compte. Se peut-il que les anges messagers, qui ont pour mission de souffler des idées de grandeur aux grands esprits, soient, en se frottant aux contagieux mortels, déçus de leur infailibilité? Se peut-il que les voix qui annoncèrent à Shakespeare, à Raphaël ou à Mozart : « Heureux élus, vous serez des dieux » s'adressent quelquefois à des âmes qu'elles ne sont pas censées approcher? Dans tous les pays du monde,

il existe nombre d'hommes qui semblent l'avoir confirmé par leur vie – et ne pas l'avoir infirmé par leur mort.

Ces victimes, pourtant, traversent parfois, sur leur route semée d'épines, des jardins où elles trouvent le repos ; parfois, des rayons de soleil viennent illuminer ces paysages ombrageux. Tout n'est pas qu'amertume et déconvenue pour l'homme dont les capacités mentales se révèlent indignes d'une grande vocation de l'esprit, pourvu qu'il en reste digne sur le plan de la conscience, pourvu qu'il s'y consacre avec honnêteté, patience et sincérité. Qu'il travaille dans ce sens, fût-ce obscurément, et de ce labeur même naîtra sa récompense. C'est dans cette récompense que réside la divine consolation : lors même que Renommée s'éloignera de lui avec dédain et que Fortune passera son chemin sans lui accorder un regard, un onguent lui sera prodigué qui saura traiter ses blessures, et il connaîtra la douceur et la paix au terme de son épuisant voyage. Telle est l'unique consolation aux inépuisables ressources, j'ai nommé le travail, qu'il s'accompagne ou non de génie, lui qui comme une mère peut prodiguer aux travailleurs les plus acharnés, aussi bien à celui qui connaît le succès qu'à son frère malheureux, les mêmes soins : le premier y découvrira le refuge où fuir la mesquine envie, la haineuse calomnie, et autres détestables démons du cortège qui escorte même l'enfant chéri de Renommée, le second y pansera les plaies infligées par le ridicule, la défaite et les lâches tyrannies qu'est voué à subir sans répit le tâcheron de l'ombre.

Tel était le cas de Valentin. Il avait immolé une fortune à son art, quand son art, du moins aux yeux du monde, ne lui avait rien cédé en retour. Des cousins et des proches n'avaient pas eu scrupule, en apprenant dans quel sens il avait tranché, à le critiquer ouvertement, commettant par là même la pire et la plus universelle des impertinences : celle qui consiste à jeter à la face d'autrui que son entourage est mieux qualifié

que lui pour juger de la vocation qui lui convient. Ces amis et ces cousins qui reprochaient à Valentin d'avoir renoncé à s'associer avec son oncle affectaient de voir en lui un dilettante pour l'unique raison que son art n'avait toujours pas gagné la faveur du public; dès l'instant que les libéralités paternelles le mettaient à l'abri du besoin, disaient-ils, Valentin s'adonnait à la peinture en simple amateur, afin de se distraire durant ses heures de loisir. Pour un homme qui s'échinait au travail, plaçant dans son application laborieuse ses plus hautes aspirations, de telles calomnies étaient de toutes les mortifications les plus cruelles et de toutes les insultes les plus insoutenables.

Il poursuivait cependant sa tâche sans perdre ni patience, ni espoir, ni confiance, parce qu'il gardait constamment l'amour de son art et que le bonheur qu'il en retirait ne se démentait jamais, si décourageants qu'en fussent les résultats. Comme pour beaucoup d'individus aux capacités intellectuelles modestes, ses œuvres se signalaient, faute de mieux, par leur variété. Valentin s'essaya au style ornementé, puis au style dépouillé; tour à tour, il fut religieux, allégorique, historique, sentimental, fantaisiste. À un moment donné, il troqua le portrait contre le paysage; un temps, il produisit des études d'après nature, plus académiques les unes que les autres; puis il déploya son talent dans des compositions poétiques qui, dans plus d'une collection, auraient pu passer pour des Berchem ou des Lorrain d'attribution douteuse.

À quelque genre pictural qu'il voulût s'attaquer, un destin implacable déboutait ses efforts. Des années durant, ses toiles cherchèrent à forcer l'entrée des expositions de la Royal Academy, pour se voir refuser avec fermeté (mais non sans motif, autant l'avouer) jusqu'aux plus humbles cimaises des salles d'exposition. Saison après saison, Valentin s'évertua face à son chevalet, inlassable, infatigable, jusqu'au jour où, enfin,

sonna l'heure de sa récompense. Un petit tableau au sujet insignifiant – un intérieur de cuisine où un superbe chat au poil lustré, perché sur un buffet, profitait de l'absence de la servante pour laper du lait dans le plateau à thé – reçut du comité de sélection la bienveillante mention d'un « peut-être ». Gardé en réserve au cas où il pourrait remplir un espace inoccupé dans les rangées du bas, le tableautin finit par obtenir une place décente et devint, une fois accroché, l'infime contribution de Mr Valentin Blyth au millier d'œuvres présentées cette année-là aux visiteurs de la Royal Academy.

Mais le triomphe de Valentin ne s'en tint pas là. Il advint en effet que le portrait du chat surpris en plein chapardage – intitulé, avec un clin d'œil destiné à se concilier les protestants, *Le Jésuite de la famille* – trouva acquéreur, pour la somme de dix livres, en la personne du gagnant de l'Art Union¹. Quand on lui eut remis ce billet de banque qu'il ne devait qu'à ses pinceaux et à ses brosses, Valentin se laissa aller à des rêveries extravagantes, savoura sa future célébrité, sa future richesse, et, au mépris de toute prudence, prouva qu'il croyait aux mirages issus de son imagination, comme tout visionnaire qui se respecte : il se maria, sur la lancée du succès que lui avait valu *Le Jésuite de la famille*.

Il était resté fiancé quelque temps avant de s'établir. Mrs Valentin Blyth était la benjamine de huit sœurs, filles d'un pauvre graveur mais toutes nanties de prénoms plus mirobolants les uns que les autres, à titre de compensation financière. Pour sa part, Mrs Blyth se nommait Lavinia-Ada, ce qui représentait l'appellation de loin la plus modeste de la fratrie. La famille de Valentin avait vu cette union d'un fort mauvais œil, en raison de la situation précaire de la fiancée

1. Fondée en 1836 afin de faire découvrir les artistes de l'époque, l'Art Union organisait une loterie annuelle auprès du public. Le gagnant choisissait une œuvre récente dans une galerie nationale, le plus souvent l'Académie royale.

mais également pour un motif plus inquiétant, dont les événements allaient sous peu démontrer le bien-fondé.

Dans son enfance, Lavinia avait souffert d'une grave maladie de la colonne vertébrale. Les meilleurs soins médicaux que pouvait lui assurer son père, doublés d'une attention soutenue, avaient réussi, prétendait-on, à juguler le mal. La jeune fille avait grandi, plus jolie que ses sœurs et, du moins en apparence, aussi solide que la plus robuste d'entre elles. Toutefois, lorsque le vieux Mr Blyth sentit que son fils mettrait dans ce projet de mariage la même détermination que jadis dans ses ambitions artistiques, il estima plus sage de se livrer à une petite enquête sur la santé de sa future belle-fille et de communiquer ces renseignements à son médecin de famille lors d'une conversation en tête à tête.

Les conclusions de cette entrevue se révélèrent on ne peut plus alarmantes. Désireux de ne pas se compromettre, le praticien expliqua qu'il espérait que la colonne vertébrale ne courrait plus de danger mais que, en conscience, il ne pouvait se prononcer de façon définitive. Lorsqu'il eut répété ces propos à son fils, le vieux Mr Blyth lui posa avec le plus de tact possible une question pour le moins brutale : à la lumière de ce qu'il venait d'apprendre, Valentin songeait-il d'abord à son propre bonheur ou à celui de la jeune fille, en souhaitant l'épouser ? Et, qui plus est, en souhaitant l'épouser à un moment où le médecin ne pouvait augurer de rien ?

À son habitude, Valentin s'obstina à n'envisager que l'aspect positif de la situation. Quand il répondit, sa voix tremblait un peu mais le ton demeura ferme :

– Lavvie et moi, nous nous aimons. Dieu fasse que vos craintes restent sans fondement. Mais, si le contraire était écrit, jamais je n'aurais à me repentir de ce mariage, car je suis prêt à être son infirmier autant que son époux. J'entends la prendre pour femme, qu'elle soit malade ou en bonne

santé, comme il est dit dans le *Prayer Book*¹. Chez moi, Lavvie pourra bénéficier d'une attention de chaque instant, bien plus que chez son père : il n'en a ni les moyens ni le temps, avec ses innombrables enfants. Cela seul suffit à justifier notre mariage, je pense, quand bien même le pire devrait advenir. Or j'ai toujours été partisan du meilleur, comme vous le savez, père. Aussi, je me refuse à capituler.

Qu'aurait pu rétorquer Mr Blyth père ? Qu'aurait pu rétorquer un homme de cœur, un homme d'honneur ? Rien. La noce eut donc lieu et le vieux Mr Blyth s'efforça, avec quelque succès, au demeurant, de manifester le même optimisme que son fils.

Pendant plusieurs mois – que cette période leur sembla courte, plus tard ! – le bonheur du peintre et de son épouse dépassa leurs espérances. Quant aux paroles du médecin, ils les avaient quasiment oubliées ; lorsqu'on les citait, c'était pour en rire. Néanmoins, tandis qu'ils tournaient en dérision les pronostics erronés de la Faculté, assis au coin de l'âtre, le temps de l'épreuve approchait avec une lenteur inexorable. Lavinia prit froid, le rhume empira, suivi par des rhumatismes, puis par la fièvre, puis par un affaiblissement général, puis par des troubles nerveux, chacun de ces désordres n'étant qu'un déguisement sous lequel la maladie dissimulait sa progression.

Dès l'apparition des premiers symptômes, le vieux Mr Blyth s'adressa à son fils avec sa générosité coutumière.

– Valentin, tout ce qui m'appartient est à vous, lui dit-il. Puisez tant que vous voudrez dans mes réserves. J'entends que Lavinia ait droit aux mêmes médecins et aux mêmes traitements que la plus grande duchesse de ce pays.

1. Depuis le XVI^e siècle, le *Prayer Book*, ou *Book of Common Prayer*, tient lieu de bréviaire à l'Église anglicane et renferme, entre autres, les formules liturgiques. Celles du mariage indiquent que les deux conjoints se resteront mutuellement fidèles « dans la maladie comme dans la santé ».

Cet ordre dicté par la tendresse fut suivi avec tendresse. Les spécialistes les plus fameux se relayèrent au chevet de Lavinia, ils essayèrent tout ce que la science avait à proposer, mais le mal parvenait à déjouer chacune de leurs tentatives et continuait de se développer au point que, peu à peu, les médecins eux-mêmes perdirent espoir. Pour autant que la science des hommes était capable de prédire l'avenir, Mrs Blyth, de l'avis de tous, était désormais condamnée à rester clouée au lit; à l'occasion, peut-être pourrait-on l'allonger sur un sofa, voire, en cas d'évolution favorable, la transporter dans un fauteuil d'invalides.

Du choc que cette nouvelle causa aux deux époux, nul ne fut le témoin; ils eurent même l'élégance de se taire l'un devant l'autre. Mrs Blyth, qui fut la première à recouvrer son courage, demanda à Valentin, comme elle eût imploré une grâce, d'aller chercher le réconfort là où il finirait tôt ou tard par le trouver, c'est-à-dire dans son atelier. Elle le supplia de retourner à ses travaux, en suspens depuis que s'était déclarée la maladie.

Le premier jour où, suivant docilement le vœu de sa femme, il revint s'asseoir devant son chevalet – occupé par le tableau inachevé qu'il ne retrouvait qu'après une longue absence –, ce jour-là, lorsque cette activité jusque-là si familière lui parut soudain étrangère, lorsque sa brosse s'en alla errer sans conviction parmi les amas de couleurs, lorsque ses larmes se mirent à couler chaque fois qu'il regardait sa palette, lorsqu'il s'épuisa pendant une demi-heure à rectifier quelques détails d'arrière-plan et que la brosse ne cessa de déraper sur la toile, lorsque les nuances refusèrent de s'harmoniser et que les mêmes mots, comme une litanie, se formèrent à l'environ sur ses lèvres: «Ma pauvre Lavvie! Ma pauvre Lavvie!», même ce jour-là, l'esprit de son art, auquel il s'était toujours assujéti avec foi et humilité, demeura fidèle à sa mission divine et sut lui apporter le réconfort à

l'instant précis où il laissait tomber sa palette, terrassé par le désespoir.

Tandis qu'il se cachait le visage entre les mains, face à ce tableau qu'autrefois sa femme et lui avaient admiré, en ces jours insouciantes où Valentin avait posé les premières touches de peinture sur la toile, une intuition jaillit tout à coup de son cœur pour lui indiquer de quelle manière il pouvait embellir son existence de par la grâce immortelle d'un noble et pur dessein. À dater de cette minute, ses vagues velléités de gloire, ses visions de généreux mécènes se disputant âprement la possession de ses œuvres passèrent au second plan. En leur lieu et place, il s'arrêta à une résolution : dorénavant, il gagnerait à l'aide de ses seuls pinceaux, quand bien même il lui faudrait y sacrifier sa fierté et son ambition, les moyens d'entourer son épouse de tout le luxe que ses revenus ne lui permettaient pas, d'autant plus qu'il avait jusqu'à présent eu scrupule à abuser des largesses de son père. Cette pensée, qui déjà le délivrait de la moitié de son fardeau, le rattacha à son art par un lien d'une force jusqu'alors inconnue. Dans l'instant, sans l'ombre d'un regret, il bondit sur ses pieds, relégua son tableau – une grande composition historique dont il avait beaucoup attendu – contre un mur de l'atelier et s'exhorta à terminer une petite étude sans prétention : une cour de ferme qu'il vendrait sans peine à un ami marchand de tableaux. Ce soir-là, quand il gravit l'escalier pour aller rejoindre sa femme, il éprouva pour la première fois depuis longtemps un sentiment qui ressemblait à du bonheur. Il garda pour lui sa décision mais il arracha un sourire à Lavinia, en dépit de ses souffrances, lorsqu'il lui demanda de quelle manière elle aurait aimé décorer sa chambre, comme si elle eût été la digne épouse d'un pair du royaume et non pas l'humble conjointe de Valentin Blyth.

Vint le jour où il leva le secret, puis la douceur des années où les rêves les plus insensés de l'infortunée Mrs Blyth se

virent réalisés les uns après les autres grâce à la profession de son mari. Peut-être Valentin eût-il couru le danger d'abandonner l'art pur et le paysage classique au profit de vulgaires portraits, de vulgaires copies et de vulgaires natures mortes, mais c'était compter sans Mrs Blyth, qui, tout en demeurant alitée, s'était arrangée pour conserver son ancienne influence sur les travaux de l'atelier. Ainsi elle ne lui demandait aucun cadeau et n'en acceptait aucun qu'il ne fût parvenu à peindre au moins une « véritable » toile en l'espace d'un an, afin, disait-elle d'un ton d'orgueil, qu'il pût « affirmer son intelligence et asseoir sa réputation aux yeux du public ». De la sorte, Mr Blyth partageait sa production en deux parties égales, entre de vastes compositions invendables, toujours accrochées à deux doigts du plafond dans les salles d'exposition de la Royal Academy, et des œuvrettes commerciales, accrochées avec la même régularité à portée de vue.

Les gains qu'en tirait Valentin, si limités fussent-ils d'un point de vue pécuniaire, s'avéraient plus que suffisants pour le dessein auquel il consacrait jusqu'à son dernier *farthing*. Le « salon de Lavvie », ainsi qu'il nommait la chambre à coucher de son épouse, n'avait rien à envier à la chambre d'apparat d'une reine. Les fleurs les plus rares, les plus exquises jardinières sous globe, des aquariums remplis de poissons exotiques, une minuscule volière, une harpe éolienne que l'on posait en été sur le rebord de la fenêtre, quelques-unes des meilleures esquisses réalisées par Valentin d'après les vieux maîtres, plusieurs tirages d'épreuves gravées par le père de Mrs Blyth, le tout encadré avec goût, des rideaux et des tentures aux nuances les plus subtiles et tissés dans l'étoffe la plus précieuse, des guéridons de marqueterie, des bibliothèques sculptées figuraient parmi les divers objets d'art que Mr Blyth avait accumulés au fil des ans pour enchanter sa femme. Nul autre que lui ne mesurait ce qu'il avait dû leur immoler. Les gens sans cœur dont il avait peint le portrait et

enduré les impertinences sans frémir, les sordides marchands qui l'avaient traité en mercenaire, les infâmes affairistes qui avaient sans vergogne tablé sur sa naïveté, avec quel acharnement et quelle cruauté les insectes persécuteurs de ce bas monde avaient harcelé ce noble cœur ! Avec quelle furie ils avaient, comme un essaim de taons, planté leur insidieux petit dard dans cette âme supérieure sans jamais pouvoir l'asservir.

Non, pas une seule fois ils ne purent l'asservir, pas une fois ils ne purent la souiller. D'un seul regard sur le « salon de Lavvie », Valentin oubliait les humiliations mesquines ; dans l'univers de l'atelier, les propos insolents s'effaçaient de sa mémoire. Rarement verdict se révéla plus superficiel que celui de ses proches quand ils l'accusaient d'avoir gâché sa vie, pour l'unique raison que sa vocation n'avait pas su lui attirer la faveur du public. En vérité, son instinct ne l'avait pas trompé : l'art était la seule activité capable de s'accorder aux excentricités comme aux charmes de sa nature, la seule en mesure de se fondre avec bonheur dans ses joies et avec mansuétude dans ses épreuves, car elle faisait partie intégrante de l'existence simple, tranquille et innocente à laquelle le vouait son tempérament. Sans l'art salvateur, Dieu sait sous quelles défroques compassées, dans quel nébuleux climat de conventions sociales cet homme eût péri étouffé si le monde du clergé, de la magistrature, du commerce, de l'armée, de la marine ou du dandysme l'avait pris dans ses lacs ! Où se seraient égarés cet enthousiasme brouillon que rien ne pouvait rebuter, ces bizarreries de pensées, de paroles et d'actions qui amusaient autant qu'elles attendrissaient ses amis, ces affections aussi viriles dans leur engagement qu'elles étaient féminines dans leur douceur, voire enfantines à force de se montrer à ce point confiantes et de ne pas plus connaître la crainte du ridicule que la peur de se voir trahi ? Dieu sait où et comment une telle richesse psychologique aurait fini

par se perdre sans son Art, cet esprit qui l'assistait en permanence, lui procurant sa chaleur vitale contre le froid de pierre de l'extérieur ! Les mieux avisés de ses amis, ceux qui secouaient la tête d'un air de mépris lorsqu'ils entendaient prononcer son nom, avaient du moins, seuls de leur engeance, la sagesse de ne pas se poser ces questions embarrassantes.

Voilà pour le passé de notre peintre. Il est temps, maintenant, d'aller le voir dans son atelier et de faire sa connaissance dans son environnement.

II

MR BLYTH DANS SON ATELIER

C'était l'hiver, non pas une journée hivernale du mois de novembre, comme certains d'entre nous s'en souviennent peut-être, quatorze ans plus tôt à Baregrove Square, mais un glacial matin de janvier. À l'arrière de la maison de Mr Valentin Blyth, située au pourtour du nouveau quartier, les fenêtres donnaient sur la neige immaculée d'un paysage campagnard revêtu de ses plus beaux atours pour saluer le lever du soleil. Aucun nuage ne venait troubler le ciel bleu et froid ; les bruits extérieurs rendaient un son vif, joyeux ; dans les cheminées, les bûches lançaient sans se faire prier des flammes pleines de fougue ; sur les balcons et les corniches, les rouges-gorges sautillaient de-ci de-là, aux aguets, comme s'ils n'avaient attendu qu'une invitation à entrer se réchauffer près de l'âtre, en compagnie de leurs frères humains.

L'atelier, pièce vaste et haute recevant le jour par une verrière, courait sur toute la largeur du bâtiment. Entre des murs recouverts d'un banal papier marron, le sol ne comportait de tapis qu'en son milieu. À chacune des deux extrémités de la pièce, on remarquait un grand chevalet, occupé par un tableau de dimensions respectables ; pour le moment, des draps en mal de nettoyage dissimulaient les deux toiles. Un cartonnier alignait une multitude de tiroirs, tous remplis à ras bord, les uns impossibles à ouvrir, les autres impossibles à fermer. Une estrade amovible destinée aux modèles

disparaissait sous une étoffe qui avait dû être rouge avant de virer au gris sous les assauts de la poussière. Une petite table carrée, d'un bois blanc encore neuf, voisinait avec une autre, grande et ronde, au placage de bois de rose en piteux état ; toutes deux croulaient sous les carnets d'esquisses, les cartons à dessins, les feuilles écornées, les gobelets de métal, les amoncellements de brosses, les couteaux à palette, les chiffons maculés de peinture et d'huile de lin, les crayons, fusains, pastels et porte-crayons, l'ensemble baignant dans les puissants effluves de la térébenthine.

On distinguait quantité de chaises dont aucune n'offrait une quelconque ressemblance avec les autres. Dans une encoignure, une haute cathèdre exhalait des relents de moisi ; son assise tenait lieu de support à une cuvette d'eau sale. À l'angle de la cheminée, une humble chaise paillée à croi-sillons s'appuyait sur une chaise de salle à manger, d'une suprême élégance avec sa garniture de crin de cheval. Devant le plus grand des deux tableaux, tout contre un escabeau, se dressait de guingois un tabouret branlant. Sur l'estrade, une chauffeuse dont la tapisserie tombait en lambeaux conviait les modèles à un repos assez pittoresque. À deux pas de la table en bois de rose se trouvait un fauteuil à bascule, et entre les pieds de la table de bois blanc se tassaient vaille que vaille un pliant et un pouf. En somme, chacune des augustes lignées de l'illustre famille des sièges se voyait représentée d'une façon ou d'une autre dans les recoins de l'atelier.

Quant aux objets en surplus, ceux que ni étagères, ni tables ni chaises ne pouvaient accueillir, ils se prélassaient à même le sol dans un désordre bon enfant. Point n'était besoin d'aller chercher bien loin dans ce bric-à-brac pour entrevoir, pêle-mêle, la moitié d'un jeu de cartes, un faux col, trois gants, une botte, une demi-pantoufle ; un bas de soie, une paire de manchettes en laine peignée ; trois vieux programmes de théâtre roulés en boule ; un plumier, un coupe-papier, une

boîte de poudre dentifrice veuve de son couvercle et un piège à cafards depuis longtemps réformé. Comble d'horreur – et preuve que l'occupant des lieux se vautrait avec délices dans ce capharnaüm –, Mr Blyth s'était fait un malin plaisir de désacraliser son art en l'employant à produire une sensation de fouillis alors que, en toute honnêteté, le fouillis n'était pas ce qui manquait le plus dans cet endroit : sur le seuil de la pièce, au beau milieu du passage, il n'avait rien imaginé de mieux que de peindre en trompe-l'œil une plume d'oie des plus pimpantes, flanquée d'une somptueuse brosse en poil de zibeline, prêtes l'une et l'autre à être foulées aux pieds par les visiteurs. Chaque fois que des nouveaux venus pénétraient dans l'atelier, ils attestaient la véracité de l'illusion en se baissant malgré eux pour ramasser les deux objets, et chaque fois Mr Blyth se délectait de contempler la mine ahurie de ses nouvelles victimes comme si, chaque fois, leur déconfiture eût été un événement inédit.

Ainsi pourrait-on décrire l'aspect général de l'atelier après que son propriétaire s'y fut installé depuis à peine plus de deux mois.

Le clocher de l'église la plus proche vient de sonner dix heures lorsqu'une démarche rapide, légère, s'approche de la porte. Un gentleman franchit le seuil, survole brosse et plume d'une leste enjambée ; parvenu près de l'âtre, il se retourne et entreprend de se réchauffer le dos, l'air absent, tout en sifflotant *Drops of Brandy*¹ sur le mode mineur. Ce gentleman n'est autre que Mr Valentin Blyth.

Bien qu'il paraisse moins de quarante ans, il en a un peu plus de cinquante. Un teint fleuri, un visage rond, exempt de rides, des yeux noirs qui étincellent ; il ne porte ni favoris, ni barbe ni moustache ; il coupe un rien trop court ses

1. *Drops of Brandy* («Une lampée de cognac») est, comme il se doit, une vieille chanson à boire.

épaisses boucles brunes. Il affiche une expression de gentillesse, mâtinée d'un je-ne-sais-quoi de comique, et cet air fait qu'il est difficile, au premier abord, de ne pas lui sourire. Il est grand, massif, corpulent, vêtu d'un pantalon très étroit ; le plus souvent, il retrousse ses manchettes de chemise pardessus les poignets de sa veste. Ses mouvements sont vifs, nerveux. Comme, la plupart du temps, il marche sur la pointe des pieds, il semble toujours sur le point de danser, de bondir, de courir. Quand il parle, il a la curieuse manie de détourner la tête d'un geste brusque, pour regarder derrière l'épaule de son interlocuteur. Ces menues singularités, propres à un tempérament qui ne se prend pas au sérieux, contribuent à faire de lui le type d'homme à qui tout le monde serre la main d'emblée plutôt que d'aller s'incliner devant lui. D'instinct, les hommes le choisissent pour cible de leurs plaisanteries, les jeunes filles l'élisent pour confident de ces intrigues amoureuses sur lesquelles elles aiment tant à s'épancher et les enfants le nomment ministre délégué aux affaires de punitions et de recours en grâce. Au demeurant, sa popularité est quasi nulle au sein de cette vaste catégorie d'Anglais dont les sujets de conversation se limitent aux désordres publics et aux scandales politiques, car il s'entête à voir les choses du bon côté et, de sa vie, n'a jamais lu un article sur les débats du Parlement. Bref, les hommes d'argent le considèrent comme un idiot pendant que les femmes intellectuelles qui professent des opinions indépendantes montent en épingle cet échantillon du pauvre sexe masculin.

Sans cesser de siffloter, Mr Blyth se dirige vers un récipient de faïence, dans un coin de l'atelier, et en extrait une petite palette de porcelaine qu'il a négligé de récurer depuis sa dernière utilisation. Tandis qu'il cherche des yeux un morceau de papier sur lequel déposer la peinture desséchée qu'il vient de gratter au couteau, il avise la table de bois blanc, où traînent quatre ou cinq lettres.

«Après tout, elles feront bien l'affaire», songe-t-il en s'emparant des lettres. Toutefois, avant de les transformer en chiffons, il les relit, moitié par précaution, moitié parce que les natures indolentes comme la sienne sont trop promptes à saisir le moindre prétexte pour musarder. Trois de ces missives, dont aucune n'est très longue, sont de la même main, irrégulière, hâtive, qui ne recule pas devant les pâtés. Elles émanent d'une vieille connaissance de notre lecteur, encore que ces quatorze dernières années aient apporté quelques changements à sa physionomie et à sa taille. Voici la teneur du premier billet que parcourt Valentin :

Mon cher Blyth,

Mon père affirme que les théâtres sont l'ancre du diable et que je dois être de retour à la maison vers les onze heures. Je n'ai jamais rien commis de répréhensible dans un théâtre que je n'aie pu commettre ailleurs, sauf si le fait de rire à une bonne comédie relève de ces "vices nationaux" dont il me rebat chaque jour les oreilles. Je n'en peux plus, même par égard pour ma mère ! Vous êtes mon seul ami. Je passerai vous voir demain. Arrangez-vous pour être là. Comme je voudrais être un artiste !

Fidèlement vôtre,

Z. THORPE JUNIOR

Tout en hochant la tête, Mr Blyth termine sa lecture avec un sourire, lâche une magnifique flaque de térébenthine et de peinture usagée au beau milieu de la feuille, sur les mots «vices nationaux», jette le papier dans la cheminée et attaque le billet numéro deux :

Mon cher Blyth,

Je n'ai pas pu venir hier, à cause d'une dispute à la maison, une fois de plus ; ma mère a fondu en larmes,

comme de coutume. Mon père a flairé l'odeur du tabac pendant l'office du matin. C'était mon manteau. J'avais oublié de l'aérer devant le feu, avant-hier soir. Quand il s'en est aperçu, il a déclaré qu'il m'interdisait de fumer, parce que cela mène à la débauche. Je lui ai répondu (ce qui est la stricte vérité) qu'il existe des quantités de pasteurs qui fument. J'aimerais beaucoup que vous veniez nous rendre visite et que vous glissiez un mot en ma faveur. Mon cher Blyth, je suis à bout, car tous mes cigares m'ont été confisqués.

Avec ma sincère amitié,

Z. THORPE JUNIOR

Avant que de prétendre à la propreté, la palette requiert une troisième missive. Mr Blyth en déchiffre le contenu d'un air plus grave, sème d'ultimes fragments de peinture sèche sur le papier, qui, à la longue, paraît saupoudré par toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Le troisième billet de Zack promet de sérieuses tribulations domestiques aux autorités en charge de Baregrove Square :

Mon cher Blyth,

J'ai cédé, du moins pour le moment. J'avais parlé à mon père de mon désir d'être un artiste. Je lui avais répété ce que vous m'aviez dit : que j'ai un bon coup de crayon, et aussi un don pour la ressemblance. Mais autant m'adresser à l'un de vos chevaux ! Il entend faire de moi un homme d'affaires. En conséquence, j'ai passé ces trois dernières semaines chez un importateur de thé de la City. Tout le monde me raconte que c'est un bon début pour moi, tout le monde me vante le caractère respectable du commerce. Je n'ai aucune envie d'être respectable et je hais le commerce. Quel intérêt de m'enrôler de force dans le bureau d'un négoc-

çant, alors que je ne suis même pas capable de réciter ma table de multiplication? Demandez à ma mère : elle, elle vous le dira! Vous m’imaginez faisant la tournée des entrepôts de thé dans ces coins sordides où vivent les Juifs, comme St. Mary Axe¹, pour aller chercher des échantillons et les transporter dans un gros sac bleu? Sans oublier un apprenti crasseux, qui essuie sa plume d’oie dans ses cheveux : eh bien, c’est lui qui m’apprend à ficeler les paquets, figurez-vous! Il y a de quoi bouillir de rage, vous ne croyez pas? Je ne peux pas continuer, je ne veux pas! Essayez d’être chez vous, demain. Je viendrai vous expliquer comment je voudrais commencer à devenir un artiste. Dans la matinée, l’apprenti en question s’occupera des échantillons à ma place. Nous avons rendez-vous dans une taverne en fin d’après-midi, quand je sortirai de votre maison. Ensuite, lui et moi nous arriverons ensemble au bureau, comme si je ne l’avais pas quitté de la journée, selon mon habitude.

Fidèlement vôtre,

Z. THORPE JUNIOR

P.-S. Ma décision est prise : si les choses vont de mal en pis, je m’enfuirai de la maison.

Valentin parachève le nettoyage de sa palette à l’aide d’une chute de tissu.

– Mon Dieu, mon Dieu, s’écrie-t-il, comment tout cela va-t-il finir? À force d’intransigeance, Mr Thorpe est en train de pousser Zack au désespoir. Il a dit qu’il passerait demain?... Demain! Zack ne date jamais ses lettres, mais, puisque celle-ci est arrivée hier au soir, demain, c’est aujourd’hui!

Pendant son monologue, il s’est approché du plus petit

1. Petite rue du centre-est de Londres, au sud de Spitalfields, le quartier juif.

des deux tableaux, sur l'un des chevalets. Les yeux dans le vague, il soulève le drap et dévoile un paysage classique de sa composition.

À défaut d'autre mérite, la toile qu'avait composée Mr Blyth et qu'il examinait pour lors avait atteint l'un des grands objectifs de l'école classique, qui est de ne jamais évoquer, sous aucun prétexte, ce que la nature peut offrir de simple, de familier ou d'agréable. À l'arrière-plan se profilaient les trois colonnes en ruine, la ronde des bacchantes, le philosophe plongé dans la méditation, la végétation couleur de rouille, le bosquet aux arbres anémiques, tous accessoires auxquels nous sommes rompus depuis notre prime jeunesse et qui caractérisent les œuvres dites «classiques». Au centre de la scène serpentait ce fleuve extraordinaire où ondulent les sempiternelles vagues aux courbes régulières; l'on y voyait voguer les rituelles galères, plus ou moins en instance de naufrage; sur le pont, les sacramentels musiciens, vêtus de vermillon et de cobalt comme il se doit, pinçaient les cordes de leur lyre. La rive, quant à elle, faisait don de ses espaces libres à notre vieille, très vieille amie la cité idéale où nul n'a jamais pu vivre: rien qu'une succession de temples, de tours, de monuments, de volées de marches et d'ahurissants péristyles. À l'horizon se dressaient nos chères montagnes bleues, aussi bleues et aussi escarpées qu'on pouvait les rêver, sans oublier notre bien-aimé soleil d'un jaune délavé, ce soleil défiguré par l'espèce de jaunisse planétaire dont il souffre depuis que l'école classique lui a d'emblée interdit d'aller se réfugier derrière quelque nuage hospitalier.

Après avoir contemplé les magnificences de son œuvre pendant une ou deux minutes de pur émerveillement, Valentin se remet à préparer sa palette.

Telle l'abeille industrielle qui volette de fleur en fleur, tel l'insouciant papillon qui voltige sur le mur du jardin, en quête d'un endroit ensoleillé, telle la vieille dame qui zigzague

d'un omnibus à l'autre, à Elephant and Castle, avant que de tomber sur celui qu'elle cherche, tel le paysan qui s'égaré dans les rues de Londres avec le fol espoir de découvrir où se cache l'adresse qu'on lui a indiquée, Mr Blyth volette, voltige, zigzague et s'égaré, fébrile, entre les divers recoins de son atelier, à l'affût des couleurs qui devraient se trouver dans sa boîte de peinture et qui, pour une raison incompréhensible, ont disparu corps et biens. Tandis qu'il se livre à des fouilles minutieuses, il entre en collision avec une grande planche à dessin, recouverte par une feuille de papier vierge. Comme cette planche semble lui remettre quelque tâche en mémoire, il la cale contre deux chaises, à la lumière. Ensuite, sur une étagère où s'alignent plusieurs moulages de plâtre, il choisit le buste de la *Vēnus Medicis*¹, qu'il installe sur le vieux tabouret, en face des deux chaises et de la planche à dessin. Au moment où il achève ces préparatifs, la porte de l'atelier s'entrebâille et l'un des personnages les plus importants de la maisonnée – que nous n'avons pas encore présenté au lecteur et qui n'a aucun lien de parenté avec Valentin ou son épouse – pénètre dans la pièce.

Ce mystérieux habitant est une jeune femme.

Elle porte de beaux vêtements simples, à la mode quaker. Sa robe gris clair, en partie dissimulée par un petit tablier noir bien net, est ornée d'une collerette à volant. Les manches, très ajustées, se terminent aux poignets par des revers un peu surannés, rebrodés de dentelle ancienne – son unique concession à la coquetterie. Impossible de décrire ce que cette jeune femme a de lumineux, de frais, de délicieux, de subtil, de délicat, par opposition au douteux capharnaüm de l'atelier. À la voir telle qu'elle apparaît en cet instant, l'observateur le plus fin ne saurait discerner sur son visage ni dans

1. Copie romaine d'une statue de Praxitèle (*l'Aphrodite de Cnide*) conservée au musée des Offices, à Florence.

sa silhouette, dans ses manières ni dans sa mise, la présence d'un mystère impénétrable, d'une tragédie irrémédiable, et cependant elle est la seule occupante de la maison à susciter des regards de curiosité en quelque lieu qu'elle se rende, la seule dont le voisinage évoque le sort avec des mimiques apitoyées et des soupirs de commisération, la seule dont le « cas » attire le qualificatif de « tragique » quand on vient à en débattre dans le nouveau faubourg, lors d'un dîner ou autour d'un plateau de thé.

Du point de vue social, rien n'est plus facile que de diviser le genre humain en deux catégories, du moins dans le monde civilisé. Si nous ne sommes pas de ceux dont les autres parlent, à coup sûr nous sommes de ceux qui parlent des autres. La jeune femme qui venait d'entrer dans l'atelier de Mr Blyth appartenait sans contredit au premier groupe.

Elle semblait vouée à servir de sujet de conversation. Les traits mêmes de son visage – les simples traits de son visage – soulevaient de perpétuelles discussions, y compris parmi les amis de Valentin, qui tous la connaissaient et la chérissaient. Le croirait-on, aucun d'entre eux n'était d'accord avec les autres (sauf sur un point précis auquel nous reviendrons) lorsqu'il s'agissait de déterminer lequel de ses attraits méritait qu'on le citât en priorité, dans ce concert d'éloges, pour réaffirmer à quel point cette jeune femme était digne de recueillir les suffrages unanimes des adorateurs de la beauté.

Prenons trois ou quatre exemples, et mentionnons d'abord Mr Gimble, l'aimable petit marchand de tableaux, fidèle ami de Valentin. Eh bien, Mr Gimble soutenait que le charme le plus spectaculaire de la jeune femme résidait dans sa carnation – un teint clair, pur – et mettait l'ensemble des peintres contemporains au défi d'en reproduire les nuances sur une toile, quels que fussent leurs efforts ou leur talent. Puis venait la comtesse douairière de Brambledown, vieille aristocrate fantasque qui passait en général pour un brin « fêlée » et han-

tait l'atelier de Mr Blyth depuis qu'elle lui avait ordonné de peindre sur un même tableau son service de porcelaine le plus rare et son manchon préféré. Elle ne partageait en rien l'avis du petit marchand d'art.

– Taratata! s'écria Sa Seigneurie d'un ton sans appel, un jour qu'on lui rapportait l'opinion de Mr Gimble. Ce brave homme a peut-être quelques lumières sur ce qui touche à la peinture mais, pour ce qui est des femmes, il nous la baille belle! Sa carnation, dit-il? Sa carnation! Ah ça, je vous en donnerai, moi, de la carnation! Car je peux faire tout aussi bien, figurez-vous, mon cher Blyth! Nous autres, les vieilles femmes, nous sommes des artistes peintres, à notre manière. Sa carnation, voyez-vous cela! Allons donc, il s'agit de ses yeux, ses yeux d'un bleu sans pareil, ses yeux qui, de mon temps, eussent tourné la tête aux jeunes gens! Dans ma jeunesse, monsieur, il n'est pas un gentleman – en ce temps-là, il y avait encore des gentlemen – qui n'eût rêvé de s'enfuir avec elle, à seul dessein de contempler ses yeux, pas un gentleman qui n'eût brûlé de provoquer en duel ceux qui auraient eu le front de s'interposer. Sa carnation, en vérité, monsieur Gimble? Fi donc, je m'en vais vous *carnationner* à ma façon la prochaine fois que j'emprunterai le chemin de votre galerie! Prenez une bonne pincée de tabac, mon excellent Blyth, et, de grâce, cessez de me débiter des sornettes!

Ensuite, Mr Bullivant, jeune sculpteur enthousiaste et poète à ses heures, cheveux filasse et visage poupin, encore qu'il eût le teint cireux, exprimait dans ses sonnets un jugement d'une originalité ô combien remarquable par rapport à la comtesse douairière de Brambledown et à Mr Gimble. Sur le papier, ce gentleman célébrait avec éloquence, non sans utiliser une épithète professionnelle, la bouche de la jeune femme «aux contours finement ciselés», laquelle

Embaumait les langueurs et les plaisirs du Sud.

Il dissertait d'abondance sur :

*La bouche qui sourit, le menton à fossette,
Promettant des baisers à rendre fou l'Olympe*

et autres fadaïses du même ordre. En termes clairs, le bouillant Bullivant n'avait d'yeux que pour la partie inférieure du visage de sa muse. Aussi se livra-t-il à un siège en bonne et due forme auprès de la jeune femme, de Mr Blyth et de tout un chacun dans la maison, jusqu'au jour béni où on lui accorda la permission d'en effectuer un moulage.

Enfin, notre liste ne serait pas exhaustive sans le père de Mrs Blyth, vieillard effacé qu'affligeait en permanence un incurable rhume de cerveau. On eût dit que sa vie ne tenait qu'à un fil, comme il arrive souvent à ces miséreux, nantis d'une progéniture à n'en plus finir, qui seraient plus heureux dans un monde meilleur. Du fond de son infirmité, le pauvre graveur s'exhorta à répondre d'une voix quasi inaudible à la question des attraits de la jeune femme, périlleux exercice dont il s'acquitta entre deux reniflements : ses cheveux, expliqua-t-il, c'étaient ses cheveux d'un joli châtain clair, ou peut-être son charmant port de tête, ou bien ses épaules, peut-être même son port de tête et ses épaules, oui, les deux, encore que son opinion n'eût pas grande valeur, parce que, s'agissant de goûts et de couleurs, personne ne détenait la vérité en fait, aussi tenait-il à s'excuser d'avoir osé formuler un avis. En dépréciant de la sorte son propre jugement, l'honnête graveur se sous-estimait de la façon la plus injuste, car, si un homme qui a engendré huit filles se révèle incapable de devenir (par un savoir empirico-génitorial, en quelque sorte) un fin connaisseur de la gent féminine, à qui donc ce privilège pourrait-il échoir ?

En tout état de cause, il existait cependant un point sur

lequel tous se rejoignaient sans l'ombre d'une exception, de Mr Gimble à Lady Brambledown, de Mr Bullivant au père de Mrs Blyth, en passant par l'ensemble de leurs amis et connaissances.

Tous affirmaient que le visage de la jeune femme était ce qui se rapprochait le mieux de cet idéal de beauté que l'on appelle une « madone » et qui demeure associé au nom de Raphaël. Dès le premier coup d'œil, la similitude frappait tout le monde, y compris ceux qui entretenaient un commerce des plus distants avec le monde de l'art. Examinés en détail, ses traits comportaient néanmoins quelques défauts : les yeux un peu grands, la bouche un peu petite, le nez un peu différent du nez grec au goût de certains ; mais, pris dans leur ensemble, ce visage, la forme de cette tête et par-dessus tout cette expression ne manquaient pas d'évoquer l'image de douceur, de pureté et de grâce féminine que le public cultivé connaît sous le nom de madone de Raphaël.

Conséquence de cette ressemblance exceptionnelle, son prénom anglais de Mary s'était vu italianisé en « Madonna » par Mr et Mrs Blyth ainsi que par leurs intimes. Certes, un ou deux extrémistes, aussi puritains que bornés, s'étaient empressés d'objecter qu'une telle appellation, dans sa familiarité, relevait de la pire profanation. Or Mr Blyth, qui d'ordinaire ne brillait guère par son esprit de repartie, disposait de trois répliques toutes prêtes.

D'abord, il indiquait que ses amis et lui-même n'employaient ce terme que dans son acception artistique, en référence à Raphaël. Ensuite, il ouvrait un dictionnaire d'italien afin de prouver que dans cette langue le mot *madonna* possédait une deuxième signification : celle, au sens littéral, de « ma dame ». Enfin, s'appuyant sur l'histoire, il se faisait fort de démontrer que *madonna* servait autrefois de titre accolé à des noms de femmes italiennes ; il n'en voulait pour exemple que la Madonna Pia, dont il se remémorait le sort tragique pour

en avoir jadis figuré une scène dans l'un de ses tableaux¹. De telles assertions ayant eu le don de réduire au silence les adversaires de Valentin, les habitués de la maison parlaient de «Madonna» plus volontiers que de «Mary».

Dès son entrée dans la pièce, elle se dirigea vers Valentin, posa les mains sur ses épaules, d'un geste léger, et se hissa sur la pointe des pieds afin qu'il l'embrassât sur le front. Son regard tomba alors sur la palette et, constatant qu'il y manquait un certain nombre de couleurs, elle s'en alla explorer les abysses de la boîte de peinture. Quand elle eut découvert ce qu'elle cherchait, en moins d'une minute, elle lança à Mr Blyth un coup d'œil mi-interrogateur, mi-triomphant. Il acquiesça d'un sourire et lui tendit sa palette, où elle déposa les couleurs avec soin, après quoi elle jeta un regard circulaire sur l'atelier, pour s'apercevoir que le buste de la *Vēnus Medicis* était placé sur le vieux tabouret.

À la même seconde, Mr Blyth, qui avait suivi la direction de ses yeux, lui remit un porte-crayons, garni d'un pastel noir qu'il venait de tailler en pointe. Elle s'en empara en mimant une petite révérence et esquissa une moue, comme si l'idée de dessiner cette *Vēnus* ne lui plaisait qu'à moitié, puis cette moue se transforma en un large sourire lorsque Valentin fit mine de froncer les sourcils. Arrivée devant la planche à dessin, elle s'assit en face de la *Vēnus*, dans une attitude qui semblait contredire la prééminence de la beauté classique telle qu'elle s'exprimait dans le moulage de plâtre dont elle s'apprêtait à faire la copie.

Pour sa part, Mr Blyth, qui s'était enfin attelé à la tâche, retouchait l'arrière-plan de son paysage, en particulier ses bacchantes, dont les tuniques rudimentaires attendaient piteu-

1. La Madonna Pia, de son vrai nom Pia de'Tolomei, était une noble Siennoise du XIII^e siècle que son époux, Paganello de' Pannocchieschi, assassina lors d'un accès de jalousie. Selon la légende, il l'aurait défenestrée. Dante mentionne cet épisode dans *La Divine Comédie*.

sement qu'on les rehaussât de quelque lustre. Maintenant que le peintre et la jeune femme se sont absorbés dans leurs travaux respectifs, profitons de ce répit pour relever un détail insolite, en ce matin d'hiver.

Depuis que Madonna a pénétré dans la pièce, elle n'a pas adressé la parole à Valentin, pas plus que Valentin (à qui il arrive quelquefois de soliloquer) n'a prononcé la moindre syllabe. Il n'a pas dit : « Bonjour » en l'embrassant, ni plus tard : « Merci d'avoir retrouvé mes couleurs », ni même : « J'ai choisi la *Vénus* pour votre leçon d'aujourd'hui. » Et Madonna, toute femme qu'elle est, n'a pas seulement songé à lui poser la plus petite question depuis son arrivée à l'atelier ! Que peut donc signifier ce silence absolu entre deux êtres qui se contemplent avec une telle affection chaque fois que leurs regards se croisent ?

Serait-ce là l'un des mystères du foyer de Valentin ?

Qui est Madonna ?

Mary, oui, mais Mary comment ?

Mary Blyth ?

Quelques années plus tôt, dans un cirque ambulante, Valentin avait vécu une aventure hors du commun. C'est dans cette aventure et dans ses conséquences inattendues que se cache la clé de l'énigme – la clé qui mène au mystère de la maison du peintre et permet de percer le secret de ce livre.

III

L'ENFANCE DE MADONNA

À l'automne 1838, la maladie de Mrs Blyth, aux rares variations près qu'elle devait connaître par la suite, avait déjà revêtu sa forme définitive. De fait, Mrs Blyth ne souffrait plus guère que lorsqu'elle essayait de se lever. Toutefois, dès cette époque, son aspect physique se détériora peu à peu, obligée qu'elle était de conserver la position allongée la plupart du temps. Elle subit cette humiliation avec le courage et la résignation dont elle avait fait preuve quelques années plus tôt, à l'annonce du malheur qui la frappait. Valentin, quant à lui, s'efforçait de ne pas lui montrer qu'il avait remarqué cette dégradation et faisait en sorte que la tendresse dont il l'entourait fût la même que jadis, aux jours heureux de leur mariage. Grâce à ce soutien, Lavinia trouva la force de porter son fardeau avec équanimité et de découvrir des sources de bonheur là où d'autres n'auraient vu que motif à se plaindre.

De par le sacrifice de Valentin, la pièce où vivait Lavinia était la plus élégante et la mieux décorée de la maison, même si, à l'automne 1838, elle ne dégageait pas encore l'impression de luxe et d'harmonie par quoi elle devait se signaler ultérieurement.

Sans doute pouvait-on d'ores et déjà admirer la bibliothèque d'érable incrusté d'ivoire, où s'alignaient des volumes reliés avec goût. Néanmoins, un tel meuble n'aurait pu faire partie du mobilier de cette chambre si Valentin ne s'était

donné les moyens de l'acquérir en acceptant de se rendre à la campagne, lors d'un voyage professionnel dont il n'espérait qu'une chose : obtenir assez d'argent pour affronter d'une âme sereine la facture du tapissier.

L'invitation provenait de l'un de ses amis, le révérend Joyce, pasteur de St. Judy, paroisse située dans la vaste agglomération rurale de Rubbleford. Valentin avait peint à l'aquarelle le portrait de l'un des bambins du révérend lorsque la famille Joyce était venue passer plusieurs semaines à Londres. De retour à Rubbleford, l'obligeant pasteur avait fait circuler l'aquarelle parmi ses voisins et connaissances. Autant Mr Blyth n'était pas, en matière de portrait, une valeur sûre au rayon « adultes », autant au rayon des enfants il remportait la palme. Il obéissait sans faillir avec ses jeunes modèles aux mêmes astucieux canons : yeux bien ronds, joues roses bien rebondies, risette des plus angéliques, bonnet le plus propre et le plus blanc jamais représenté sur une toile. Les papas et leurs amis messieurs faisaient la fine bouche devant ce réalisme outrancier, mais les mamans et les nourrices les traitaient inmanquablement de béotiens. En tout état de cause, il s'ensuivit que cette exposition à l'échelle locale déclencha une série de commandes. Trois familles réclamèrent incontinent le portrait de leurs chères têtes blondes, sous réserve que l'artiste fit le voyage jusqu'à Rubbleford afin de capter l'expression particulière de chacun des bambins. Au même moment, un châtelain des environs, célibataire de son état et sportif accompli, passa une commande d'une tout autre nature. Ce gentleman était arrivé à la conclusion (au terme d'un processus mental que nous ne saurions reconstituer) qu'un peintre aussi fidèle pour les nourrissons devait faire merveille avec les chevaux ; en conséquence, Valentin se verrait prié de réaliser le portrait de son meilleur cheval de selle. Lorsqu'il écrivit à Mr Blyth pour l'informer de ces diverses propositions, le révérend Joyce ajouta une nouvelle commande

de son cru, ce qui porta à cinq le nombre des travaux grâce auxquels, en dépit de la modicité de ses honoraires, Valentin se verrait à même de payer non seulement la future bibliothèque mais encore les livres dont elle serait garnie quand elle serait livrée.

Mr Blyth laissa son épouse aux bons soins de deux de ses belles-sœurs, lesquelles avaient ordre de ne pas s'éloigner de la maison avant son retour, puis il prit la route du presbytère. Une fois sur place, il planta son chevalet devant le motif et se mit à l'ouvrage avec une ardeur et une patience qui lui gagnèrent dans l'instant le cœur des mamans et des nourrices, ce qui lui valut d'emblée une solide réputation à Rubbleford. Après les bambins, il s'attaqua au cheval du gentleman sportif. Là, il se heurta à quelques difficultés. Le châtelain, par-dessus l'épaule du peintre, regardait la toile avancer ; il lui serinait à l'oreille le pedigree complet de l'animal ; il lui présentait la bête sous un profil tout à fait contraire à l'art ; il récusait par avance tout velouté dans la nuance, tout jeu d'ombre et de lumière, tout embellissement artistique, quel qu'il fût, sur le moindre pouce carré. En un mot comme en cent, monsieur ne voulait pas un tableau, il voulait une enseigne de commerçant, et, finalement, fou de joie, il finit par faire plier l'artiste.

Un soir que Valentin – toujours aux prises avec le portrait de la monture – regagnait le presbytère par la grand-rue, son attention fut attirée par une affiche flamboyante, placardée contre le mur qui faisait face au marché de Rubbleford.

Il se joignit à la foule des paysans attroupés devant la pancarte multicolore et déchiffra, tout en haut, des lettres bleues d'un calibre impressionnant : « CIRQUE JUBBER. LA HUITIÈME MERVEILLE DU MONDE ». Ensuite venait une inscription en petits caractères à laquelle nul ne prêta attention. En dessous, une constellation de lettres plus rutilantes et plus fantaisistes les unes que les autres fascinait les badauds ; elle signalait au

public que les écuyers avaient le privilège de compter parmi eux « MISS FLORINDA BEVERLEY (ici les caractères se teintaient impromptu d'un vert profond), célébrité universelle dans tous les Pays de Langue Anglaise, sous son titre d'Impératrice Amazonienne de l'Équitation ». Puis on énumérait les autres écuyers de la compagnie, de moins haute volée, avant d'annoncer le programme de la soirée. Pour corser le tout, on citait des articles dithyrambiques parus dans la presse régionale. Enfin, différents portraits illustraient ces alléchantes perspectives : de robustes gaillards, jarret vigoureux et justaucorps à paillettes, ainsi que des jeunes femmes souriantes, le jupon intrépide et la jambe en jeté battu. Les voisins de Mr Blyth dévoraient des yeux les dessins et leurs légendes alors que, pour sa part, il se contenta de les parcourir. Il avait remarqué au bas de l'affiche une notice qui l'intriguait.

Ici réapparaissaient les lettres écarlates :

LA MYSTÉRIEUSE ENFANT TROUVÉE !
UNE FILLETTE DE DIX ANS !
TOTALEMENT SOURDE ET MUETTE !

L'explication n'occupait pas moins de trois longs paragraphes en caractères serrés, que Valentin s'empressa de lire. Voici ce qu'il découvrit :

Mr Jubber, propriétaire de l'illustre Cirque, a l'honneur et l'avantage d'informer l'aristocratie, la noblesse et le public que la susnommée et extraordinaire Enfant du sexe féminin Sourde et Muette fera son apparition entre la première et la seconde partie du spectacle de la soirée. Mr J. a pris la liberté de donner à cette merveille de la nature le titre de Mystérieuse Enfant Trouvée parce que personne n'a la moindre idée de l'identité de son père et que sa mère est morte peu après sa naissance,

la confiant aux écuyers de la Compagnie Équestre du Cirque, qui dès le jour même ont su se montrer pour elle des parents très attentionnés et affectueux en même temps que des éducateurs d'une vigilance irréprochable comme d'un dévouement au-dessus de tout éloge.

À ses débuts sous le chapiteau de l'illustre Cirque Jubber, ou Huitième Merveille du Monde, l'enfant portait le nom de Fille de l'Ouragan du Désert, puisque c'est sous cette appellation qu'elle apparaissait dès l'âge de sept ans dans le spectacle de haute voltige de Moulay Ben Hassan, le célèbre Farouche Nomade du Sahara, lorsque, au cours de son audacieux numéro d'équitation qui frappa de terreur l'Angleterre tout entière, il la faisait virevolter entre ses mains. À cette époque elle savait encore parler et entendre parfaitement. Mais Mr J. est profondément ému de devoir révéler qu'un horrible accident s'en vint la terrasser peu après. Bien qu'il n'y ait eu aucune faute de la part du Farouche Nomade (qui, bourrelé de terribles remords à la suite du fatal accident ci-dessus mentionné, préféra nonobstant s'en aller enfouir sa douleur dans ses solitudes désertiques, l'âme assombrie et le cœur brisé), elle lui échappa des mains, glissant loin de lui pendant que les trois destriers que menait le fougueux mais honnête Arabe étaient au grand galop, et elle chut, il nous est cruellement pénible de devoir le relater, sur le plancher du cirque. Tout le monde la croyait défunte mais Mr Jubber s'assura immédiatement l'incalculable assistance de la Faculté qui diagnostiqua qu'elle était toujours en vie et répara son bras, qui avait été cassé. Ce ne fut que plus tard que l'on s'aperçut qu'elle avait complètement perdu son ouïe. Pour reprendre le langage imagé des gentlemen médecins (qui avaient tous les larmes aux yeux), le choc l'avait privée du sens de l'ouïe. Sous l'effet de ces circonstances

dramatiques, on s'aperçut également que la faculté de parler elle aussi lui faisait défaut. Et subséquemment elle est maintenant **Totalement Sourde ET Muette**. Mais Mr J. a le plaisir d'annoncer que nonobstant elle est d'un caractère enjoué et en bonne santé.

Mr Jubber, étant lui-même père de famille, se risque à penser que ces menus renseignements auront l'heur d'éveiller l'intérêt d'un Public Intelligent, Compatissant et Bienveillant. Il se permettra seulement, en conclusion, de souligner que le numéro de la **Mystérieuse Enfant Trouvée** est d'une perfection jusqu'ici inégalée dans l'Art de la Prestidigitation et que l'on peut y admirer de stupéfiants tours de cartes dont l'origine remonte aux calculs vertigineux qu'effectua Mohammed Enghedi, le fameux Algébriste, sur une période de dix ans à partir de l'année 1215 de la Chronologie Arabe. Cependant, Mr Jubber n'aura pas l'outrecuidance d'insister davantage, parce que « voir, c'est croire », comme on dit si bien, et qu'il faut voir de ses propres yeux la **Mystérieuse Enfant Trouvée** avant de pouvoir y croire. Pour les tarifs, prière de se reporter au bas de l'affiche.

Mr Blyth déchiffra ce boniment aussi indécent que grotesque dans un état d'esprit assez peu en accord avec le bon goût, la délicatesse et l'humanité du disert Mr Jubber. Il consulta néanmoins le bas de l'affiche, vérifia le prix des billets, remonta de plusieurs lignes, nota que la première représentation aurait lieu le soir même, promena un regard absent autour de lui et, en fin de compte, résolut d'y assister.

En aucune manière la décision de Valentin ne relevait de l'ignominie, de l'abjection, du mépris envers la souffrance humaine qui se délectent au spectacle du malheur transformé en parade, de la souffrance exhibée à des fins mercantiles, sous les traits d'une enfant de dix ans condamnée à rester

sourde-muette. Ses intentions n'avaient rien de commun avec ces dégradants penchants. Mais de quel ordre étaient-elles ? À cette question, il eût été bien en peine de répondre car il lui arrivait souvent de ne pas discerner ses propres mobiles, en général faute de les sonder. D'aucuns, sur les chemins de l'existence, courent à perdre haleine, d'autres s'y avancent d'un pas circonspect, d'autres encore y déambulent d'une démarche nonchalante. Valentin appartenait à cette dernière catégorie et, à la croisée des chemins, s'en remettait, comme tous ceux de son espèce, au hasard : pressé de le faire, il eût été bien en peine d'explicitier les raisons de son choix. Les destinées forgent notre avenir à l'aide des instruments les plus insolites : un cirque itinérant leur suffit, en une seconde, pour forger celui de Mr Blyth.

Il rentra au presbytère afin d'indiquer à ses amis où il passerait la soirée, but une tasse de thé et ressortit en hâte pour se rendre au cirque, qui avait dressé son chapiteau sur un pré des abords de la ville.

À son arrivée, le spectacle avait déjà commencé. L'Impératrice Amazonienne (alias Miss Florinda Beverley) dansait languissamment sur la croupe d'un cheval pie dont le profil avait quelque chose d'aquilin. Sur la monture lancée au petit galop tout autour de la piste, les jambes impériales frappaient la selle en cadence, battant la mesure de « Buvons à la chère dame », que l'orchestre du cirque jouait avec enthousiasme. Soudain, lorsque la mélodie céda la place à « Voici qu'arrive le héros conquérant ! », le cheval accéléra l'allure. Un étendard dans une main, un javelot dans l'autre, l'Impératrice entreprit de pourfendre d'invisibles ennemis, toujours au grand galop (de cirque), ce qui eut sur l'assistance un effet prodigieux ; seul Mr Blyth demeura de marbre. Au gré de notre peintre peu porté sur l'amazone, les jambes de Miss Florinda Beverley n'offraient même pas de quoi inspirer un croquis.

Quand l'Impératrice laissa le champ libre à un bandit can-

tabrique qui volait, assassinait, dansait, s'ébaudissait et s'ébat-tait sur un cheval à robe claire, quand au bandit succéda un clown contorsionniste qui, sans trace d'effort, enchaînait acrobaties, astuces et facéties en prenant le public à partie, Mr Blyth ne montra aucun signe d'étonnement ni de plaisir. Il ne manifesta de symptômes d'agitation que lorsqu'une cloche sonna l'entracte pendant que la clique entonnait « Fièrè tsi-gane ». Tout à coup, il bondit sur ses pieds pour aller s'asseoir sur un banc des premiers rangs, en bordure de piste, les yeux rivés sur le rouge douteux du rideau de scène, en l'occurrence une invraisemblable tenture frangée de pompons.

Dans l'embrasure de la courtine surgit Mr Jubber en personne, arborant un pantalon blanc à galon doré et une casaque verte agrémentée d'épaulettes militaires. Un regard perçant, une moustache teinte, de grosses joues flasques, des cheveux longs séparés par une raie au milieu, un col échancré, un mouchoir rose autour du cou : à tous égards, le type même du parfait ruffian dans ce qu'il a de plus crapuleux. Il tenait par la main la jeune sourde-muette dont l'infortune lui avait tenu lieu d'argument racoleur.

Le visage et l'apparence de la petite fille tandis qu'elle se dirigeait vers le centre de la piste, son innocence quand elle esquissa une révérence tout en distribuant des baisers du bout des doigts lui attirèrent sur l'instant la faveur du public. Un tonnerre d'applaudissements éclata, qui aurait eu de quoi donner le trac à une actrice consommée. Or, de ces clameurs d'encouragement, de ces ovations, aucun murmure, aucun écho n'auraient su l'atteindre. Ses yeux pouvaient voir qu'on lui faisait bon accueil, et c'était tout.

Une fois les applaudissements apaisés, Mr Jubber demanda à l'une des dames de l'assistance de lui prêter un mouchoir, dont il banda les yeux de l'enfant avec ostentation, après quoi il l'aida à grimper sur le large muret qui délimitait la piste. Là, il lui fit parcourir, en partant de la porte qu'ils venaient

de franchir, un petit bout de chemin tout en invitant les spectateurs, pour mettre à l'épreuve la surdité de l'enfant, à frapper dans leurs mains, à lui faire dans l'oreille tout le bruit qu'ils voudraient.

– Mesdames et messieurs, conclut Mr Jubber, vous pourriez tirer au canon qu'elle ne sursauterait pas avant d'avoir senti l'odeur de la fumée!

Rendons-leur néanmoins cette justice, les habitants de Rubbleford avaient en majorité refusé de s'abaisser à ce genre d'expérience. Les femmes, n'écoutant que leur cœur, supplièrent que l'on délivrât la petite fille de son bandeau, afin de mieux voir ses jolis yeux. Mr Jubber ayant sans se faire prier accédé à cette requête, la jeune sourde-muette exécuta ses tours de prestidigitation avec pour acolytes le directeur du cirque et l'un des palefreniers. À la vérité, ces tours, qui en eux-mêmes ne brillaient ni par leur complexité ni par leur originalité, devaient tout leur intérêt à la candeur de l'enfant, à son expression sérieuse, sans compter que c'était la première fois que le public, pour s'adresser à l'artiste, devait passer par le truchement d'une ardoise. Jamais las de lui poser des questions, jamais à court de « Pauvre petite! », voire de baisers à chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, les spectateurs unanimes l'entouraient d'une sympathie exprimée à haute voix, et « Sourde-muette! Ah, quelle tristesse! Sourde-muette! », le murmure se répandait d'un groupe à l'autre sur son passage. Quant à Mr Jubber, il ne manquait jamais de commenter, tout sourire :

– Comme vous pouvez le constater par vous-mêmes, mesdames et messieurs, elle est nonobstant en excellente santé, et aussi, il faut dire ce qui est, dans une tout aussi excellente disposition d'esprit! Elle est aussi gaie, aussi heureuse que les meilleurs d'entre nous, je vous le jure sur ma parole d'honneur la plus sacrée!

Pendant qu'elle charmait l'assistance d'un côté de la piste,

comment le reste de l'assemblée, dans l'attente qu'elle parvînt à leurs rangs, réussissait-il à se divertir?

Dès l'instant où la fillette avait fait son entrée, le public avait bénéficié d'une récréation imprévue en la personne d'un étranger au teint fleuri, un gentleman de haute stature que guettait l'embonpoint : selon toutes les apparences, il avait perdu la tête quand ses yeux s'étaient posés sur l'enfant. En l'espace d'une minute, il avait réussi à se lever, à se rasseoir, à se relever une bonne douzaine de fois, tout en marmonnant des phrases d'excuse pour, trois secondes plus tard, importuner derechef ses voisins. Des mots insensés, des mots énigmatiques, des mots que nul n'avait jamais entendus à Rubbleford jaillissaient de ses lèvres : « Beauté séraphique », « Les anges de Fra Angelico », « Les chérubins de Giotto », « Il faudrait pour la peindre déloger au moins le divin Raphaël de son paradis ! », voilà quelques échantillons des propos incohérents que les oreilles rubblefordiennes eurent à écouter ce soir-là. L'hilarité provoquée par le gentleman fou atteignit son paroxysme lorsqu'un joyeux luron, greffier de son état, suggéra que le trouble-fête devait être le père naturel de la Mystérieuse Enfant Trouvée. Je laisse à penser la joie dont était secouée cette partie de l'assistance qui n'attendait qu'une chose : l'arrivée de la fillette dans ses travées, et le moment où elle serait face à face avec l'expansif spectateur.

À petits pas, à petits pas sur le muret, la frêle silhouette faisait son tour de piste, s'approchait de Valentin, s'approchait encore.

L'affligeante vision ! Une enfant ravissante et pourtant pitoyable ! Ne pourra-t-elle plus jamais entendre le son d'une voix humaine, le chant des oiseaux, le murmure du vent dans les arbres ? Les mille et un bruits qui parlent de bonheur à l'enfance resteront-ils lettre morte pour elle ? Cette bouche si fraîche ignorera-t-elle à jamais les cris de joie qui accompagnent les jeux des enfants quand ils se poursuivent à la lumière du soleil ? Lui sera-t-il à jamais impossible de rire

aux éclats ? Sera-t-elle condamnée à une existence privée de parole, cloîtrée dans le silence, loin du monde où se déploient librement les échanges ? Ange du Jugement, lui as-tu arraché le don de la parole et la faculté d'entendre pour l'abandonner à la profanation qu'elle subit en ce moment ? Esprit de miséricorde, comme tu as tardé à venir vers cette enfant, sur tes talons ailés, comme tu as tardé à secourir cette innocente qui ne peut crier sa détresse ! Conduis-la vers un abri, elle qui jusqu'à présent n'a pas connu le répit, emmène-la à l'écart de cet endroit sordide, elle qui est si pure, emporte-la vers d'autres pâturages, sous un soleil que n'obscurcit aucun nuage, au pays de l'amour et de la pitié, là où règne un éternel printemps !

À petits pas, à petits pas sur le muret, la frêle silhouette poursuivait sa progression le long de la piste. L'enfant se soumettait de bonne grâce aux souhaits des spectateurs et ne s'éloignait jamais que leur curiosité ne fût satisfaite. À présent, son triste pèlerinage touchait à sa fin ; elle arrivait à la hauteur du dernier groupe, prête à effectuer ses derniers tours de cartes.

La petite fille s'arrêta juste en face du peintre et, quand elle leva les yeux, elle ne regarda que lui.

L'expression de Mr Blyth, quand leurs yeux se croisèrent, contenait-elle quelque chose de particulier, d'intense, qui parlait le langage du cœur – le seul qui pût atteindre la fillette solitaire ? Avec l'instinct des sourds-muets, lut-elle de la compassion sur ce visage, comprit-elle cette pitié, cette volonté de lui venir en aide ? Cela se peut. Les lèvres de l'enfant sourirent à Valentin comme elles n'avaient souri à personne de toute la soirée et, lorsqu'elle tendit son paquet aux spectateurs, la petite fille se laissa approcher par les mains de Valentin et ne proposa ses cartes à nul autre que lui.

Il vit les doigts tremblants qui manipulaient le jeu, il vit les épaules délicates, il vit le cou fragile et la maigre poitrine avi-

lis par des paillettes et des bijoux de pacotille, il vit le visage innocent, si pur que le grossier maquillage de scène ne parvenait pas à le défigurer, il vit le sourire qui s'attardait sur les lèvres entrouvertes mais aussi l'infinie tristesse des yeux bleus, comme si le sens de la vue, encore intact, avait porté le deuil de la faculté disparue de parler et d'entendre : tout cela, il le remarqua en un éclair, et il se sentit chavirer. Un voile s'étendit devant ses yeux ; une sensation d'étouffement lui coupa le souffle ; les lumières de la piste se mirent à danser devant lui et se fondirent dans une sorte de brouillard. Il s'inclina sur la main de l'enfant, qu'il prit dans la sienne, et où, à deux reprises, il déposa un baiser. Puis, à la grande stupeur de ses joyeux voisins, il sauta sur ses pieds pour se précipiter vers la sortie comme s'il avait eu le diable à ses trousses.

Pendant un moment, l'assistance éprouva une impression de flottement. Mais Mr Jubber, en vieux briscard qui connaissait toutes les ficelles du métier, n'allait pas se laisser décontenancer pour si peu. Loin de mettre fin aux murmures du public, il choisit au contraire de les tourner à son profit.

— Mesdames et messieurs, s'écria-t-il avec des trémolos dans la voix, je vous supplie de bien vouloir daigner rester à vos places et aussi d'excuser le comportement de celui qui vient de nous fausser compagnie. Le talent de la Mystérieuse Enfant Trouvée en a fait succomber plus d'un, et ce dans chacune des villes de notre beau pays. Aussi, j'ose me permettre de vous poser la question : erré-je si je me plais à croire que la noble assistance de Rubbleford est capable d'assez de générosité pour essayer de comprendre la brusque faiblesse d'un spectateur moins vaillant que les autres ? Merci, un millier de fois merci, au nom de notre très chère et talentueuse enfant, pour l'accueil si cordial, si indulgent, si affectueux, si inestimable que vous avez réservé à ses tours de cartes !

Sur cette péroraison, Mr Jubber entraîna sa protégée hors

de la piste, au milieu d'un tohu-bohu d'acclamations, de chapeaux lancés en l'air, de mains agitant des mouchoirs, et, surexcité par son triomphe, il ne s'aperçut pas que l'enfant qui trottinait à son côté ne cessait de se retourner vers la sortie qu'avait empruntée Valentin.

« Le public aime les sensations fortes, monlogua Mr Jubber tout en disparaissant derrière le rideau de scène. Il faudra rajouter cette histoire sur le programme, pour demain. C'est sûr, ça va nous rapporter au bas mot trente shillings de plus. »

Entre-temps, Valentin s'était plusieurs fois trompé de porte avant de trouver la sortie. Seul au milieu de la prairie glaciale, sous la lune d'une nuit d'automne sans nuage, il frappa le sol de sa canne, en un geste rageur, comme si cette herbe eût été la tête de Mr Jubber. Il s'apprêtait à regagner le presbytère lorsqu'il entendit une voix haleter derrière lui :

– M'sieur, oh, m'sieur, attendez une minute, s'il vous plaît !

Il fit volte-face : une plantureuse matrone, engoncée dans une robe aussi criarde que défraîchie, accourait dans sa direction aussi vite que le lui permettait sa corpulence.

– Faites excuse, m'sieur, reprit-elle, mais dites, c'est bien vous, le gentleman qu'a failli tourner de l'œil en voyant notre petite Enfant Trouvée ? Je regardais à travers le rideau rouge, alors j'ai tout vu.

En guise de réponse, Valentin improvisa un éloge de la beauté de l'enfant.

– Oh, m'sieur, si vous savez des choses sur elle, pour l'amour du ciel, y aurait pas de honte à me le dire ! Moi, je suis juste Mrs Peckover, m'sieur, la femme à Jemmy Peckover le clown, celui que vous avez vu au cirque, tantôt. J'ai recueilli cette pauvre petite, et puis je l'ai élevée, comme le voulait sa pauvre maman. Et depuis...

– Hélas, je ne sais rien sur cette enfant. Mais, du fond de mon cœur, je voudrais faire quelque chose pour elle, j'ai envie de la rendre heureuse. Si Lavvie et moi nous avons eu une

filles comme elle, avec ce visage d'ange, continua Valentin, oui, une enfant comme elle, fût-elle sourde-muette, nous aurions chaque jour rendu grâce au Seigneur.

Selon toute probabilité, Mrs Peckover n'avait pas l'habitude d'entendre des inconnus exprimer de tels sentiments. Tandis qu'elle dévisageait Mr Blyth, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues rebondies.

– Madame Peckover! Ohé, Peck! Où t'es donc passée? rugit une voix de basse dans les profondeurs de l'écurie à l'instant où la femme du clown allait reprendre la parole.

L'intéressée eut un haut-le-corps, adressa un bref salut à Mr Blyth et, sans ajouter un mot, s'enfuit plus vite qu'elle n'était venue. Valentin la regarda s'éloigner, mais sans essayer de la suivre, car ses pensées étaient trop accaparées par la petite fille pour qu'il pût seulement y songer. Lorsqu'il se remit en route, ce fut pour rentrer au presbytère.

Il se rendit sur-le-champ dans la bibliothèque, où le révérend Joyce avait entrepris de commenter le *Rubbleford Mercury* pendant que Mrs Joyce, assise en face de lui, tricotait une brassière fantaisie en l'honneur de l'un de ses derniers-nés. À peine Valentin avait-il fait un pas dans la pièce qu'il entama le panégyrique de la jeune sourde-muette. Si jamais homme tomba en un éclair sous le charme d'un enfant, ce fut bien lui. L'artiste, le gentleman raffiné, l'homme le plus tendre parmi les hommes, bref, tout ce qui composait sa personnalité était subjugué par le petit visage innocent et mélancolique. À force de récits enthousiastes, il finit par rompre les oreilles du révérend; à force de comparer l'enfant à tous les anges que la peinture avait représentés, depuis Giotto jusqu'aux artistes contemporains, il réussit à perturber Mrs Joyce dans son ouvrage. Enfin, ses deux auditeurs et lui-même ayant sombré dans un état proche de l'hébétude, il se rua hors de la pièce, avide de recouvrer son calme dans la fraîcheur nocturne du jardin du presbytère.